

TOUS A LA MUTUALITÉ

le 8 Novembre à 20 h 45

AVEC LEO FERRÉ

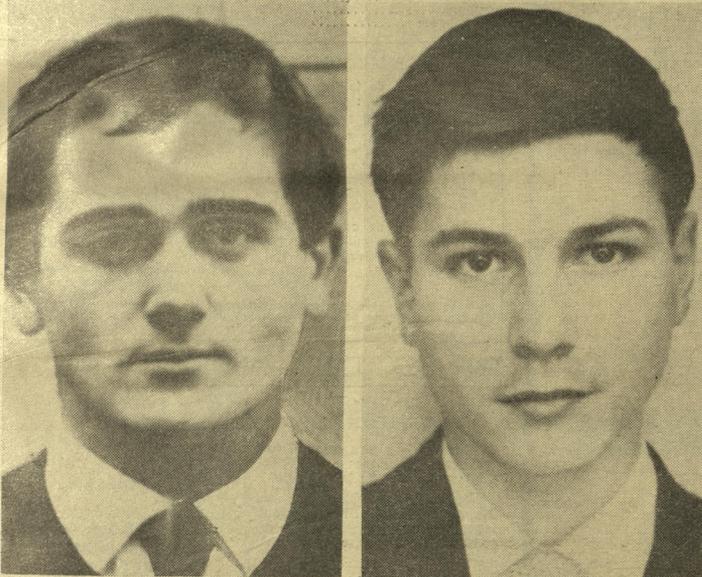
(voir programme page 2)

libertaire

LE MONDE

Organe de la Fédération Anarchiste

N° 95 • Novembre 1963 • I F. • Algérie : 1,15 F.



Alain PECUNIA et Jean FERRY (voir page 3)

Nos camarades espagnols et nous tous, qui sommes restés fidèles à la liberté, nous saurons nous montrer dignes d'eux et de l'idéal qui les anime.

ÉDITO

Une flambée de nationalisme embrase actuellement une partie du Maghreb. Deux sinistres pantins parlent de la « défense des frontières authentiques ». Les déclarations fusent de toutes parts : « Les Marocains sont les agresseurs et tous les combats se déroulent en territoire algérien » dit l'un ; « Nos troupes combattent en territoire marocain » dit l'autre ! Comment voulez-vous qu'on s'y retrouve ? Surtout que la position des postes contestés de Tindjoud et d'Hassi-Beida varie selon les cartes consultées !!!

Et pourtant, un peu partout dans le monde, nombre d'États et d'organisations diverses se préparent à appuyer la cause de l'un ou l'autre des belligérants. Pour l'U.R.S.S., « c'est la guerre du minerai », car

c'est précisément sur la frontière « algérienne », riche en gisements de fer, que portent les revendications marocaines. L'hypothèse n'est pas absurde, mais ce n'est pas, à notre avis, la cause essentielle du conflit, mais tout au plus une raison secondaire, que l'on a camouflée en cause officielle, afin de mieux dissimuler les véritables raisons de cette boucherie stupide. Il y a du minerai, certes, mais les difficultés d'extraction et d'acheminement sont telles et la rentabilité de l'exploitation si aléatoire, que les industriels hésitent à engager des capitaux dans une entreprise aussi hasardeuse. Et ce n'est certes pas le conflit actuel qui contribuera à les faire changer d'avis !!!

Non, les causes de ce combat sont autres et il importe de ne pas perdre de vue le fait que les deux régimes ont à faire face à une opposition intérieure grandissante. Au Maroc, les forces de gauche cherchent à se débarrasser à tout prix

du régime monarchique et Hassan II n'a pas encore réussi, malgré la féroce répression qu'il a fait s'abattre sur ces organisations, à décapiter l'opposition.

En Algérie, Ben Bella était aux prises avec le mouvement d'opposition kabyle et le Front des Forces Socialistes risquait fort d'étendre peu à peu son influence. Dans ces conditions, qu'il nous soit permis de penser que cette stupide et vaine querelle de frontières n'a été déclenchée que pour museler, de part et d'autre, les différentes oppositions et réintégrer les opposants afin de refaire « l'unité de la Nation ». Ce procédé d'« Union Sacrée » n'est pas nouveau, mais si vieux et si éculé qu'il soit, son efficacité reste encore totale.

Ben Bella a d'ailleurs mieux réussi dans son entreprise qu'Hassan II qui a été contraint d'arrêter plusieurs dirigeants d'organisations de gauche, pas du tout disposés à faire le jeu du nationalisme chérifien. Par

contre, en Algérie, le Front des Forces Socialistes entend défendre par tous les moyens les « intérêts supérieurs et indivisibles de la patrie » et des contacts ont été pris dans le but de « ressouder la nation et de refaire l'unité dans le cadre de la révolution ». Ben Bella qui, il n'y a pas si longtemps, niait l'existence d'un problème kabyle, déclare maintenant que « ce sont les plus pauvres de tous les Algériens, que la révolution ne leur a rien apporté encore, si ce n'est la fierté des hommes libres... ». Un gouvernement d'Unité Nationale est en formation.

Pendant ce temps, là-bas, dans le désert, des hommes meurent chaque jour. Ce qui est grave, c'est que ces hommes ne comprennent pas qu'il y a mieux à faire qu'à se foutre sur la gueule, et qu'ils pourraient peut-être s'unir et se servir de leurs fusils pour s'affranchir enfin des salauds qui les sacrifient pour la possession d'un bordj en ruines et d'un puits sans eau.

L'ANARCHO-SYNDICALISME

LA DANSE DU SERGENT MUSGRAVE

INTÉGRATION ET PROLÉTARIAT

EP 2520

VIE DE LA FÉDÉRATION

F.A. TRESORERIE

Militants de la F.A., pour notre mouvement la propagande est vitale, n'attendez pas pour régler vos cotisations ou C.C.P. de la Trésorerie. Merci !

Faugeret James, 3, rue Ternaux, Paris (11^e). C.C.P. 7 334-77 Paris.
N.B. — Cotisation minimum : 0,50 F par mois et par adhérent ; 6 F par an.

RÉGION PARISIENNE

GROUPE LIBERTAIRE EMILE HENRY
Réunion tous les jeudis, de 21 h. à 23 h. 30.
Pour tous renseignements, s'adresser à J. BONNET, 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

GROUPE LES AMITIÉS INTERNATIONALES
Réunions : le 1^{er} et le 3^e samedi, 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

GROUPE DU MONDE LIBERTAIRE
S'adresser : 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

GROUPE LIBERTAIRE LOUISE MICHEL

Réunion du groupe : samedi 9 novembre, à 17 heures précises, 110, passage Ramey, PARIS (18^e).
Ordre du jour : Notre propagande - Défense de nos camarades espagnols - Divers. Causette et colloque par Maurice LAISANT : Le Malthusianisme.

Les groupes Jules Vallès et Makhno nous informent de la création

« du mouvement des jeunes socialistes libertaires »

qui a pour but de vulgariser nos idées, notre action, faire connaître notre Fédération anarchiste parmi les lycéens et les étudiants.

Pour tous renseignements s'adresser à JOYEUX, 24, rue Paul-Albert, à PARIS (18^e), qui transmettra aux responsables.

ASNIERES

GROUPE ANARCHISTE
Salle du Centre administratif, place de la Marie (deuxième et quatrième mercredis).

Pour les cantons d'AILLAIN, BLANCMESNIL, SEVRAN, VILLEPINTE, un camarade formerait un groupe. Renseignements : rue Ternaux.

Formation d'un groupe, à LAGNY (Seine-et-Marne), écrite 3, rue Ternaux, à PARIS (11^e).

UNION DES GROUPES ANARCHISTES COMMUNISTES

Permanence tous les samedis, de 14 h. à 18 h.
Pour ces groupes, renseignements à l'U.G.A.C. ou Francis LEMOINE, 3, rue Ternaux, PARIS (11^e).

MAISONS-ALFORT GROUPE FLYSEE RECLUS

Réunion tous les vendredis, à 20 h., 3, rue Ternaux, PARIS (11^e).

PARIS V GROUPE KRONSTADT

Réunion tous les jeudis, à 20 heures, au local du Groupe.
Renseignements : 3, rue Ternaux, PARIS (11^e).

PROVINCE

ANGERS-TRELAZE GROUPE ANARCHISTE

Réunion deuxième mercredi du mois au lieu habituel, Bibliothèque et Librairie.

BORDEAUX GROUPE ANARCHISTE SEBASTIEN FAURE

S'adresser à PEYRAUT Yves, 15, rue Blanqui, à CENON (Gironde).

CARCASSONNE GROUPE HAN RYNER

Francis DUFOUR, 51, rue de la Tour-d'Auvergne, à CARCASSONNE (Aude).

CALVADOS GROUPE ANARCHISTE

Pour tous renseignements s'adresser à J.-P. Belliard, école à Guérin, par Bayeux (Calvados).

MONTLUCON-COMMENTRY GROUPE ANARCHISTE

Animateur, Louis Malfant, rue de la Péchère, à COMMENTRY (Allier).

HAUTE-SAONNE GROUPE BERNERI

S'adresser 3, rue Ternaux, PARIS (XI^e).

MACON GROUPE GERMINAL

GRENOBLE GROUPE ANARCHISTE-COMMUNISTE SPARTACUS

S'adresser à KERAVIS, 162, rue Léon-Jouhaux, à GRENOBLE (Isère).

GIVORS GROUPE LIBERTAIRE

Pour tous renseignements, s'adresser à G. DARTOIS, chemin des Charmes, à GRIGNY (Rhône).

LILLE GROUPE ANARCHISTE « LA COMMUNE LIBERTAIRE » C.N.T. S.I.A. ESPERANTISTES - REVOLUTIONNAIRES

S'adresser à Henri WALRAEVE, 8, rue des Aubépines, à LAMBERSART (Nord).

LYON GROUPE ELISEE RECLUS

Permanence tous les samedis, de 17 à 19 h., Café Bon Accueil, 71, rue de Bonnel, à LYON (3^e). Adresser toute correspondance au secrétaire AVIAS Raoul, 59, rue Pierre-Lémerdi, à OULLINS (Rhône).

NANTES GROUPE FERNAND PELLOUTIER

Secrétaire, Louis STIMER, 44, rue de Sèvres, à NANTES (Loire-Atlantique).

SAINTES GROUPE LIBERTAIRE

Prière de prendre contact avec le camarade Georges AUZANNEAU, route de Marenes, à SAINTES (Charente-Maritime).

STRASBOURG GROUPE ANARCHISTE

Pour tous renseignements, s'adresser 3, rue Ternaux, PARIS (11^e).

MOSELLE GROUPE ANARCHISTE

Pour tous renseignements, s'adresser au Groupe des Amitiés Internationales, 3, rue Ternaux, PARIS (XI^e).

LAUSANNE GROUPE ANARCHISTE

S'adresser à F. LEMOINE, 3, rue Ternaux, PARIS (11^e).

MARSEILLE

Pour prendre contact avec les groupes MARSEILLE-CENTRE, MARSEILLE-ST-ANTOINE, JEUNES LIBERTAIRES, écrire au Comité de liaison F.A.-J.L. René LOUIS, 12, rue Pavillon, 2^e étage, MARSEILLE (1^{er}).

GENEVE GROUPE ANARCHISTE-COMMUNISTE ROMAND

Renseignements : J. UVIGNIER, 45, bd Saint-Georges, GENEVE.

GROUPE DE LORIENT

Pour tous renseignements, s'adresser à G. H., 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

SEINE-MARITIME GROUPE JULES DURAND

Sections de Rouen, Le Havre, Barentin. Pournier, AUGUET, 15, rue Schubert, LE HAVRE.
Une section est en formation à LOUVIERS. S'adresser : Michel BELLEUIN, 64, place de Rouen, LOUVIERS (Eure).

CREATION DU GROUPE M. BAKOUNINE

Pour tous renseignements, écrire à Alain THEVENET, 90, rue Vendôme, à LYON (6^e).

SOUSCRIPTIONS

Sommes reçues du 22 septembre au 22 octobre

Groupe Louise Michel	500.00
Vailland Bernard	30.00
Pournier Clément	15.00
Gonzalez	10.00
Verrières	50.00
Lapeyre	100.00
X.	0.50
Groupe d'Asnières	41.00
Girardin	5.00
Amitiés Internationales	9.00
Mauruc J.-P.	20.00
Lantejoul	4.00
Hans	2.00
Delannoy	2.00
Sévère	2.00
Gueho	5.00
Groupe d'Asnières	4.00
Bachem	10.00
Guarin	5.00
Amet J.-P.	5.00
Pastorelo	5.00
Baumel	5.00
Espérantiste	3.00
Amitiés Internationales	80.00
Spreel	20.00
Amitiés Internationales	17.05
Sener	30.00
Hebrard	5.00
Rodriguez Félix	30.00
Demange	5.00
Pin Etienne	3.00

GROUPE D'ETUDES SOCIALES DE TOULOUSE

Le mercredi 6 novembre à 21 heures, salle Sénéchal, le camarade Aristide LAPEYRE donnera sa 3^e conférence sur le Mouvement Anarchiste.

Faisant suite à la 1^{re} : « Les Grands Hommes de l'Anarchie. »
La 2^e : « Les mauvais garçons de l'Anarchie. »

La 3^e conférence traitera : « Les Anarchistes et le Syndicalisme ». (Hier et Aujourd'hui.)

Librairie PUBLICO

Demandez-nous vos livres, vos disques.

Vous ne les paierez pas plus cher et vous nous aiderez
3, rue Ternaux, Paris (11^e)
C.C.P. Paris 11289-15
Téléphone : VOLTARE 34-08
Les frais de port sont à notre charge (Pour tout envoi recommandé, ajouter 0,60 F aux prix indiqués.)

COMMISSION SYNDICALE DE LA F.A.

La réunion de la commission syndicale décidée par le dernier congrès aura lieu :

DIMANCHE 10 NOVEMBRE A 9 H. 30 PRECISES. 110 PASSAGE RAMEY, PARIS (18^e).

L'ordre du jour sera le suivant :

- 1^o Action commune des militants anarchistes appartenant aux différentes confédérations syndicales
- 2^o Congrès confédéral F.O.;
- 3^o Divers.

La réunion de cette commission est ouverte aux membres de la F.A. et à divers militants anarcho-syndicalistes ou syndicalistes libertaires syndiqués (sur invitation).

Le secrétaire de la Commission, May PICQUERAY

La date a été choisie en raison du gala de notre journal à ce que nos camarades de province puissent assister à ces deux manifestations importantes pour la vie de notre Fédération anarchiste.

PRÈS DE NOUS

LES AMIS DE SEBASTIEN FAURE

se réuniront le dimanche 3 novembre à 15 heures « Au Tambour », place de la Bastille.

Allocution de LORULOT, sur Sébastien Faure, libre penseur (enregistrée à Royan) suivie de commentaires par Laisant, Mailla.

Invitation cordiale à tous.

LOUIS LECOIN, A AMIENS

Le 4 décembre prochain en soirée, Louis Lecoïn prendra la parole au cours du grand gala organisé par la Ligue des Droits de l'Homme, qui présentera, ce soir-là, au cinéma « REX », le film sur les objectifs de conscience : « Tu ne tueras point. »

MARSEILLE

Le Comité de Liaison F.A.-J.L. de Marseille remercie tous les camarades qui ont répondu à sa circulaire du 15 septembre dernier et qui ont mis aussitôt tout en œuvre pour venir en aide à nos camarades espagnols victimes de l'arbitraire.
Le Comité remercie également tous ceux qui ont bien voulu lui envoyer leur aide financière, prouvant, une fois de plus que la solidarité garde toute sa valeur chez les libertaires.

Pour le Comité : Serge RELBOT.

COLOMBES

Ligue des Droits de l'Homme (Colombes, Bois-Colombes).
Libre Pensée (Colombes et environs).
Fédération anarchiste (groupe d'Asnières).

Salle municipale (Pl. Julien-Gallée) le 27 nov. 63 à 21 h.
FRANCISCO FERRER
Martyr de la laïcité par sa fille Sol Ferrer

LIBRE PENSÉE (GIRONDE)

Conférences contradictoires de CH.-AUG. BONTEMPS sur DIEU A-T-IL ENCORE UN SENS ?
Que répond la science ?
Mardi 5 novembre, 21 h., à Caudéran; mercredi 6 à Coutras; jeudi 7 à Lagons; vendredi 8 à Bordeaux; samedi 9 à Langon.

PETITE CORRESPONDANCE

Des camarades du groupe J. L. d'Enghien nous ont écrit à propos du texte de Kropotkine que nous avions intitulé « Anarchisme = Malthusianisme » : ils ont malheureusement oublié de nous donner une adresse où nous pourrions les joindre. Nous serions heureux s'ils voulaient bien repérer leur omission et nous les en remercions à l'avance.

La rédaction.

SOUSCRIVEZ

Pour venir en aide aux familles de nos camarades emprisonnés et assassinés (*) envoyez les fonds à :

PUBLICO, C.C.P. PARIS 11.289-15 en précisant « Entree »

Deuxième liste

Groupe anarchiste d'Oyonnax, 50 F; Mme Rollin, 10 F; Itkine, 25 F; Albrecht, 10,50 F; Devriendt, 10 F; Nico, 5 F; X... 2 F; Totaro, 5 F; Bard, 10 F; Faugeret, 10 F; Piate, 10 F; Lantejoul, 3 F; Colas, 5 F; un camarade norvégien, 5 F; Dauguet, 4,25 F; Hélène, 10 F; Groupe d'Asnières, 150 F; Gilbert, 2 F; Sadiq, 15 F; Sallée Nicole, 8,60 F; Groupe de Venise, 10 dollars; Amis du M.L., 100 F; Boumel, 5 F; Glendon, 3 F; Coua, 10 F; Parenty Lily, 15 F; Houssard, 10 F; Plouvier, 50 F; Mahé, 50 F; Ligeo, 10 F; Josselin, 20 F; un étudiant, 20 F; Posada, 50 F; Forest, 20 F; Antoine, 30 F; Dolci, 10 F; Houssard, 50 F; Julien, 2 F; Bogstedt, 10 F; Groupe F. Ferrer, 50 F; Belliard, 50 F; Amitiés Internationales, 100 F; Dabest, 10 F.

(*) Notre camarade Grandos laisse une veuve avec trois enfants, dont un atteint de leucémie.

TOUS AU PALAIS DE LA MUTUALITÉ

24, rue Saint-Victor - PARIS (5^e)
(métro Maubert-Mutualité)

Vendredi 8 Novembre à 20 h. 45 GALA ANNUEL du MONDE LIBERTAIRE

organisé par l'Association pour l'étude et la diffusion des philosophies rationalistes

Un programme inoubliable présenté par **SIMONE CHOBILLON**

LÉO FERRÉ

Roger RIFFARD Guy PÉZÉ
Lita et José MANUEL
Philippe NAHON et Michel FENYI

1/2 heure avec le Cabaret de l'Ecluse
Henri GOUGAUD - Monique TARBÈS
Pierre RICHARD et Victor LANOUX
et LILIANE

Les 3 HORACE

au piano : VICTORIA DE GRANADOS Régie artistique : SUZY
Allocution de Maurice LAISANT

DES MAINTENANT, IL EST URGENT DE RETENIR SES PLACES (6 F)

Librairie du journal, 3, rue Ternaux (11^e).
Librairie Château des Brouillards, 53 bis, rue Lamark (18^e).
C.N.T.E., 24, rue Sainte-Marthe (10^e).
Au concierge de la Mutualité ou près des militants de la F.A.
Ouverture des portes : 20 heures.

NOUS avons suivi le bœuf, nous l'avons même suivi très haut, nous allons penser que ce paisible animal censé ne jamais dépasser l'altitude de la montagne « à vaches » se métamorphosait en mouflon cavalcadant sur les cimes inaccessibles du prix du beefsteak. Le problème était angoissant, le vertige nous prenait quand le plan de stabilisation enfin est venu. Taxation, grève et, ô miracle ! le prix du beefsteak baisse de 50 centimes (1 par kilo et se fixe au juste prix plafond décrété par le gouvernement, soit 12,95 F. S'il a pu sembler que les bouchers, nous entendons par bouchers tous ceux qui interviennent dans les opérations de commercialisation de la viande, contrôlaient difficilement les hausses, leur maîtrise au jeu de la baisse vaut d'être admirée. Il est vrai qu'ils ont compris la règle du jeu puisque en toute candeur M. Drugbert avait offert au ministre des Finances de baisser les prix des 3 catégories de viande figurant parmi les 219 articles, au même titre que les garloises. Car le plan de stabilisation n'est pas et ne peut pas être une solution.

Dans l'immédiat, quelques articles vont subir des baisses plus ou

moins spectaculaires, les prix ne pas trop bouger. Mais les mesures prises ne s'attaquent pas aux causes, elles tentent tout au plus d'annuler les effets et cherchent à éviter une augmentation des salaires. Sans ce plan, il est fort probable que pour la troisième fois consécutive le SMIG aurait été réévalué, le secteur privé, tout au moins dans les branches en expansion, aurait tenu compte de cette hausse et il eût été difficile au gouvernement de contenir alors les revendications du secteur public, qui, malgré cela, sont très vives. Sur ce plan, la partie semble mal s'engager.

Le plan de stabilisation tend également à restreindre la consommation, ce qui procède d'ailleurs de la même option politique que la décision de bloquer les salaires. Car limiter la consommation, c'est d'abord et surtout limiter celle des petits salariés, ceux dont le budget est le plus vulnérable. A plus long terme, cette restriction peut entraîner récession et chômage, permettant ainsi au gouvernement de lutter beaucoup plus efficacement contre les hausses de salaires par le sous-emploi.

Bien sûr on nous promet que ce premier train de mesures s'accom-

pagnera d'une réforme des circuits de distribution et d'une politique des revenus. Il y a longtemps que nous entendons parler de l'une comme de l'autre, ce qui nous permet d'être sceptiques. La politique des revenus paraît être plutôt une tentative pour faire entrer les syndicats dans le système et les y ligoter. Quant à la réforme des circuits de distribution, qui ne connaît l'histoire de la reconstruction de La Villette ? La puissance du lobby de la viande ? etc.

D'autre part, le Ministre des Finances s'appuie sur un principe qui me paraît dangereux. « Etant convaincu que la concurrence est le meilleur moyen de discipliner les prix... » annonce-t-il aux députés, en commentant le plan de stabilisation. Or ce n'est qu'en partie vrai, car dans l'organisation actuelle des marchés, la concurrence est presque toujours faussée et ce à tous les stades de la commercialisation; elle joue surtout en défaveur des deux extrémités de la chaîne : le producteur et le consommateur. Prenons l'exemple des denrées agricoles alimentaires : entre les petits producteurs il y a concurrence pour vendre au grossiste ou au ramasseur, mais ceux-ci, par le jeu des

achats limités, du stockage ou du refus d'acheter ou de vendre, contrôlent en fait les prix à la consommation où ne se répercutent pas les avantages de la concurrence à la production. Il faut ajouter les ententes entre grossistes et mandataires qui sont plus faciles à réaliser qu'entre les producteurs de primeurs de Perpignan et ceux de Saint-Pol-de-Léon.

En outre, et nul ne peut le contester, nous entrons, en ce qui concerne la production agricole, dans une ère économique d'abondance, alors que jusqu'ici nous vivions en « ère de pénurie ». Or le respect du principe de la concurrence entraîne la baisse du niveau de vie de l'agriculteur et M. le Ministre lui-même contribue à fausser le rôle de la concurrence en fixant des prix planchers à la production. Nous ne jugerons pas ici la morale du principe de la concurrence.

Changeant de monde économique, c'est également de philosophie qu'il faut changer et le vieux libéralisme n'est certes pas apte à résoudre les problèmes.

(1) Nouveau, bien sûr.

LE PROCÈS FERRY - BATToux - PÉCUNIA

Enfin le rideau s'est baissé sur l'atroce parodie du procès Ferry-Battoux-Pécunia. 30 ans, 24 ans et 15 ans de prison, voilà le vrai visage du régime franquiste, la torture n'est que son accessoire.

Parodie de procès, le mot est faible. Chacun sait que les anarchistes ne voient dans le Droit qu'un instrument de plus dans la main des puissants du jour.

Pourtant, force nous est de reconnaître qu'il y a violation pure et simple de tous les Droits existants dans cette mascarade. Violation du Droit occidental, du Droit religieux...

Ainsi Battoux, condamné à 15 ans de prison pour avoir eu l'intention de poser une bombe.

(Etant donné qu'en ayant deux à poser, il en avait désamorcé une, la pose de la deuxième n'était sans doute que très aléatoire.)

La justice est en général caractérisée par des attributs, et un procès par un certain nombre de garanties aux accusés — ne serait-ce qu'un nouvel interrogatoire où l'accusé peut toujours dénoncer les pressions exercées sur lui, une défense faite avec une grande connaissance des lois — des possibilités de recours.

La justice franquiste, elle, n'a que faire de ces moeurs. Un procès, c'est : une accusation, une demande de peine, et un verdict. Ni interrogatoire, ni défense (digne de ce nom) ni recours. Quels que soient les faits, la peine maximum est toujours appliquée.

Examinons de plus près ce procès. Composition du tribunal: les « juges » sont des militaires; dans le box, les accusés, eux, des antimilitaristes !

Sur la table du président : un crucifix, dans le box, des antierciaux !

Faisant office de président : un commandant, assigné à la défense : un capitaine, ne connaissant rien en Droit, et de plus, tremblant de peur devant son « supérieur hiérarchique ».

Voilà le tribunal qui a condamné nos amis Ferry, Battoux et Pécunia,

comme il avait condamné Julien Grimau), ce sont des personnages plats bien d'autres ?

Le monde capitaliste se sert de la « justice » comme d'un paravent, soit, mais qu'il ait au moins la décence de respecter jusqu'au bout ses propres règles.

Examinons les personnages.

Le président et le procureur sont des commandants, nous l'avons dit, leurs personnes ne sont guères glorieuses, pantins sanglants aux mains d'un dictateur au moins aussi criminel qu'eux. Ils incarnent ces forces qui asphyxient le glorieux peuple d'Espagne : Inquisition, Phalange, Armée. Ils ne parlent que de « notre mère patrie » de « dieu » et de « liberté » comme des automates ayant bien appris leurs leçons. De leurs ricchus ne sortent que des paroles de haine. Comment pourrait-il en être autrement, eux qui sentent vaciller sous leurs pieds ce régime, de la survie duquel ils ont tout à espérer et rien à perdre.

Nous ne nous attarderons pas sur les défenseurs (sauf sur celui de Battoux qui avait déjà défendu Grimau), ce sont des personnages plats sans envergure, dont le rôle est de trembler pour leur carrière quand le président entend le mot « liberté ».

Au-delà de cette mascarade, il n'y avait rien, sinon une volonté implacable, celle de briser, par la force, ceux qui s'opposent au régime hitléro-franquiste.

Ne parlons pas des accusés. Ferry Battoux et Pécunia souffrent par la faute d'un tyran sanguinaire, mais ils ne souffrent pas en vain. Ils le savent, d'ailleurs, car ils ont confiance dans ce peuple espagnol auquel ils ont tout donné : leur jeunesse et leur avenir.

Nos camarades espagnols, et nous tous, qui sommes restés fidèles à la liberté, nous saurons nous montrer dignes d'eux et de l'idéal qui les anime.

Julien.

Non-lieu pour le "Monde Libertaire"

On ne saurait trop rendre grâce aux lenteurs administratives.

Par leur intervention, la justice est rendue le moins mal qu'il se peut, le plus tard possible et, dans le meilleur des cas, n'est pas rendue du tout, ce qui est le plus sûr moyen d'éviter les erreurs judiciaires.

Nous devons aujourd'hui à ce paresseux cheminement un non-lieu, à la triple inculpation dont nous étions l'objet.

Rappelons les faits : à la suite d'un article de Maurice Joyeux : « La justice aux mains sales », paru dans le numéro 62 de juillet-août 1960, nous étions poursuivis :

1° Pour incitation de militaires à la désobéissance ;

2° Pour insulte à l'Etat-major d'Algérie ;

3° Pour insulte aux magistrats d'Algérie.

Ces Messieurs ont renoncé à poursuivre plus avant le procès.

Ont-ils craint que les inculpés ne revendiquent la présence de co-accusés ?

Et, entre autres, celle d'un certain Michel Debré qui lui aussi, se montrait hostile à la glorieuse armée d'Algérie en invitant la population à se rendre en auto, en voiture à bras et sur patin à roulettes pour faire face à un coup d'Etat du susdit Etat-major.

Toujours, entre autres, celle d'un certain qui vous savez, invitant l'armée à désobéir à des généraux félon.

Allait-on, à travers nous, condamner le grand allié de la France qu'est devenu M. Ben Bella ?

Allait-on compromettre davantage l'équilibre européen (déjà si fort déséquilibré), pour d'assez petites gens que nous ?

Allait-on sortir de prison Salan et Jouhaud et ressusciter Bastien Thiry pour permettre aux accusateurs de se faire entendre ?

Allait-on, pour tout dire, nous faire porter l'aurole de précurseurs ?

Non, assurément non, cela ne pouvait se concevoir, et chacun le comprend, même un ministre de l'Intérieur.

O bienfait des méandres de l'histoire ! il ne nous reste plus qu'à attendre que Franco aille rejoindre les tyrans qui l'ont devancé au fond de quelque égout, pour que la généreuse République française signe un autre non-lieu pour ceux qu'aujourd'hui elle emprisonne.

Le Monde Libertaire.

CALENDRIER 1964 DE S.I.A.

Il sera mis en vente dans la première quinzaine de novembre.

Illustré de sept dessins en quatre couleurs de Diana TUDELA, son édition espagnole donnera cette année la parole aux poètes BOUSON, Rafael MORALES, ALEXANDRE, CELAYA, Angela FIGUERA AYMERICH, GARCIA LORCA et MACHADO.

L'édition française contiendra des poèmes de Gaston COITE, Paul FORT, PREVERT, ELUARD, ARAGON et du grand poète noir Jacques ROUMAIN.

Son prix est de 3 francs. Il sera en vente à notre librairie.

LE MONDE LIBERTAIRE

Rédaction - Administration

3, rue Ternaux, PARIS-XI

Tél. : VOL 34-08

C.C.P. Librairie Publique

Paris 11.289-15

ABONNEMENT

A 12 NUMEROS

France 10,00 F.

Etranger 11,50 F.

Le directeur de la publication, Maurice Laisant.

Imprimerie Centrale du Croissant

19, rue du Croissant - Paris (3^e)

ASHES • FLASHES • FLASHES • FLASHES •

POUR CEUX QUI AIMENT LE JAZZ

Samedi soir, à la Mutualité, de jeunes énergumènes excités par des « yé-yé » hystériques ont bouzillé un piano, sacagés quelques fauteuils et endommagé les rampes d'éclairage.

L'occasion était trop belle pour que la « grande presse », une fois de plus, ne lance une campagne contre le jazz.

Il faudrait peut-être démerder, au sens propre du mot (si j'ose dire !), les oreilles de ces beaux messieurs qui confondent le jazz, musique merveilleusement pure et libre, avec les onomatopées dégoulinantes de vulgaires déchets chevelus ! Il est permis d'être con, mais pas au point de foutre dans le même sac les borborygmes infâmes qui s'échappent des instruments asthmatiques des « géyétistes » et les merveilleux solos d'Armstrong, Parker, Ninguus ou Davis.

Il est vrai que le jazz, c'est la liberté. Et ça, messieurs, vous ne pouvez pas le comprendre.

IL EST TOUJOURS MINISTRE A MADRID !

M. SERRANO SUNER
REÇU PAR LE FUHRER

Berlin, 17 septembre.

Le Führer a reçu ce matin dans la nouvelle Chancellerie du Reich, le ministre espagnol de l'Intérieur Serrano Suner, en présence du ministre des Affaires étrangères du Reich, von Ribbentrop pour une conversation assez longue. Un détachement de la garde de corps S.S. rendit, lors de l'arrivée et du départ, les honneurs militaires.

Extrait de « Aujourd'hui », 18 septembre 1940.

PATRIOTE, DONC BÊTE

Un soir de ce mois, Nocher officiait de nouveau à propos de l'affaire Prujmo. Après nous avoir étourdi par un baragouillage où il était vaguement question de dignité et d'honnêteté (il parle assez bien de ce qui lui est étranger) il pleurnicha sur le compte de ces pauvres Anglais bien licenciés.

Aveuglé par la mièvrerie patriotique, l'imbécile Nocher n'a même pas remarqué que les Anglais, eux, ont au moins des putains capables de faire tomber des ministres.

ANARCHIE, SI ! CASTRO, NO !

Dans le numéro de « France-Observateur » du 3 octobre, René Dumont part en guerre contre les excès de la bureaucratie castriste. Nous n'irons pas lui chercher des poux dans la tête au sujet de ses critiques concernant les techniques de l'agriculture, c'est son job et non le nôtre.

Nous noterons seulement qu'il part du mauvais pied en intitulant son article : « Cuba, si ! Anarchie, non ! » Parler de l'anarchie romantique pour décrire un régime marxiste, c'est bien se moquer du monde. S'il y a gabegie à Cuba, elle provient certainement de l'excès de centralisation et non de l'excès d'anarchie.

Nous noterons aussi que les critiques publiées aujourd'hui par M. Dumont, les anarchistes cubains les ont faites en 1961. Certains ont été fusillés, d'autres sont toujours en prison.

Il est vrai que M. Dumont est un expert international très coté. Il n'agit qu'au niveau des élites, des « chefs ». Pourtant, s'il l'avait voulu, au cours de ses voyages à Cuba, il aurait pu rencontrer certains de ceux qui luttaient pour une vraie révolution so-

cialiste ; il y aurait au moins appris les sens véritable du mot « anarchie ».

On peut être un agronome renommé et n'en avoir pas moins besoin de leçons de sémantique.

Echappée, cette parole de Mgr Toghbi (réunion du 17 octobre du Concile) : « La primauté de Pierre est un don insigne fait à l'Eglise qui ne doit pas être réduit à un joug qu'on impose à coups de matraque. » Echappée cette prise de position vis-à-vis du « très saint régime espagnol » et du « très chrétien régime portugais ». Il est vrai alors que le terme de matraque est un peu en dessous de la réalité des mitraillettes, garrots et autres instruments de l'inquisition. Non, non, détrompez-vous, il ne s'agissait que de défendre les pauvres ébégés si persécutés par leur méchant patron ! Comment avon-nous pu supposer !...

Après l'attentat contre un boucher récalcitrant à la grève du 15 octobre. Le ministre des Finances annonce que des C.R.S. pourraient protéger les « commerçants honnêtes ». Voulez-vous parler que cela va faire monter le prix du poulet ?

HONNEUR, PATRIE ET ESPOIR

Les Anciens Combattants, ceux qui se souviennent avec fierté de leurs années, ou de leurs instants d'héroïsme, avaient organisé une grande manifestation, pour être revendicative, n'en était pas moins dans la bonne tradition des foires aux médailles. Le P.C. avait appuyé cette manifestation et ses organisations parallèles y participaient en masse, réclamant notamment la carte du Combattant pour les « Anciens d'Al-

gérie ». Le caractère progressiste de ce Rassemblement était évident. A un radio-reporter qui demandait à des « Anciens d'Algérie » pourquoi ils voulaient la carte du Combattant : « parce que c'est un honneur », était-il répondu avec ensemble. D'autres, à qui le même reporter demandait ce qu'ils pensaient du statut des objecteurs de conscience, jugeaient que « les objecteurs de conscience c'est pas des hommes, que quand la patrie est en danger, il n'y a qu'un devoir, etc. ».

Le même jour, dans un cadre moins urbain, avait lieu un autre rassemblement plus diffus puisqu'il groupait des anciens combattants de tas de pays, mais tout aussi confus. C'est à la Basilique de la Vallée des Mortis que généraux en tête, tous ces braves anciens adversaires sont venus s'embrasser, dégueuler leurs vomissures et célébrer la paix des cimetières.

Franco, au milieu des cerueils, put faire son éternel numéro de défenseur des valeurs éternelles, face au matérialisme athée. Franco que « tous ceux qui comptent » maintiennent en selle : prêts américains, bases américaines, prêts français, persécution française contre les anarchistes espagnols, conseils des plus grands experts, congrès internationaux de plus en plus fréquents ; celui des Anciens Combattants, celui de l'Interpol, celui de certains syndicats avec participation avant toute chose démentie, puis annoncée, puis réannoncée, puis réannoncée, accords économiques russo-franquistes devant aller jusqu'à la restitution de l'or espagnol.

Mais en dehors de cette belle coalition, il y a évidemment tous ceux qui ne sont rien — jusqu'à quand ? — le prolétariat espagnol par exemple, de plus en plus souvent en grève.

Apparaît-elle alors si dérisoire la bombe anarchiste qui ébranle le silence de l'absurde basilique de la Sierra ?

A rebrousse-poil

par P.-V BERTHER

IMPARTIAL ?

On nous recommande souvent d'être impartiaux. Nous voulons bien admettre qu'on a raison. Mais il est plus facile de donner un conseil que de l'appliquer... et même de l'expliquer. Être impartial, qu'est-ce que c'est ? Il est fort malaisé de le dire.

En principe, c'est ne pas prendre parti. En fait, cette définition ne vaut rien, puisqu'il est constamment demandé aux juges de rendre des « verdicts impartiaux », comme s'il était possible de juger sans prendre parti.

Il faut donc se résoudre à reconnaître qu'être impartial c'est décider en faveur du bien contre le mal, de la justice contre l'iniquité, de la vérité contre le mensonge et l'erreur.

S'abstenir de prendre parti quand une atrocité se commet, quand on égorge un peuple ou qu'on persécute un innocent, ce n'est pas être impartial, c'est se laver les mains à la façon de Ponce Pilate.

Voltaire n'est pas resté indifférent au meurtre des Calas, ni Zola à la condamnation de Dreyfus, ni dans un autre domaine. Hugo à l'étranglement de la république et de la liberté. Rester insensible et coi devant un crime n'est pas être impartial, mais complice. Bernanos n'a pas pu.

Le malheur, c'est que les hommes sont divisés quant au tracé de la frontière entre le bien et le mal, entre le vrai et le faux, entre le juste et l'injuste. Ce sont des confusions sur lesquels les avant-postes idéologiques se battent toujours. L'Eglise, par exemple, est d'accord avec nous sur ce postulat : il faut favoriser la vérité plutôt que l'erreur. Seulement, à nos yeux, son enseignement est faux, et elle proclame que le nôtre est démoniaque : ce qui fait qu'il est

bien difficile de nous entendre, elle et nous !

Nous prenons en principe le parti des gouvernés contre les gouvernements qui les oppriment. Mais ce critère n'est pas absolu : quand le petit peuple de l'Alabama lynche des Noirs, alors que le gouvernement s'efforce de l'en empêcher, nous ne pouvons pas donner tort à celui-ci... ni garder le silence sous prétexte d'être impartiaux. Nous nous contenterons de préciser que ce sont les citoyens noirs que nous défendons, non la Maison Blanche que nous soutenons.

De même, en règle générale, nous inclinons à prendre le parti des pauvres contre les riches, parce que l'inégalité des fortunes est une source d'oppression, que l'indigence est un fléau et le luxe une offense à la dignité des êtres dépourvus. Cependant, il va de soi que si un homme aisé énonce des propos raisonnables et justes, et si un pauvre dit des bêtises, nous n'entendrons pas la louange de ce dernier pour l'unique motif qu'il n'a pas le sou ; tout au plus lui serons-nous indulgents parce que sa pauvreté peut être à l'origine de sa misère mentale.

Entre un ignorant qui annonce, qui raconte n'importe quoi, et un savant, ou simplement un homme informé, qui parle en connaissance de cause, la sagesse, voire le seul bon sens, oblige à prendre parti pour le second contre le premier.

Ce qui ne signifie pas — attention ! — que l'ignorant soit nécessairement un imbécile, ni que le type bourré de savoir soit ipso facto une conscience et un génie !

Bref, j'aime mieux le dire ici tout de suite : il est si difficile d'être impartial que j'ai décidé ment renoncé à l'être.

La jeunesse des écoles, placée devant des choix idéologiques multiples, réagit de façon différente de leurs aînés. Le mouvement libertaire n'échappe pas à cette règle d'or : l'affrontement des générations.

C'est la raison pour laquelle nous avons tenu à donner la parole à nos jeunes, même et surtout lorsque nous ne sommes pas en accord avec eux.

LE MONDE LIBERTAIRE.

Perspectives révolutionnaires

Un jeune militant du XX^e siècle qui a vu le jour dans une nation occidentale dont les structures sociales sont taxées de capitalisme évolué est plus directement menacé par le pourrissement psychique que son congénère des pays sous-développés. Si le jeune espagnol par exemple, voit s'épanouir rapidement sa flamme révolutionnaire et est assuré du soutien de ses camarades adultes, pour qui l'acquisition d'un morceau de pain est hypothéquée chaque jour davantage, le jeune français, lui, scrupuleusement engraisé par les conserves et la T.V., se présente comme une denrée de premier choix pour la gueule des canons de MM. Boussac, Schneider and Co. Il évolue tantôt au milieu d'adultes veules et assoupis, parqués dans de grandes boîtes rectangulaires, anonymes, catalogués d'un sigle commercial, au sein de cités modèles, alimentés régulièrement par une presse et une T.V., larges dispensatrices de « bienfaits matériels », usines à navets et chanerres de l'esprit critique, tantôt parmi d'autres adultes, plus éveillés, mais vaccinés contre tout humanisme, d'ailleurs regardé aujourd'hui comme un misérable vestiaire des temps passés.

Dans tous les cas, dans toutes les couches sociales, le cœur ardent et enflammé de l'adolescent se heurte à un mur de glace, ou plutôt de frigos.

Et la contamination est rapide : dans la plupart des cas, la moindre velléité de révolte est aimablement anesthésiée par un sermon moraliste pur ou par une émission de France 1.

La France a définitivement basculé dans la civilisation à l'américaine,

la civilisation du crédit et des yé-yé et, à moins d'un bouleversement économique important, on peut, hélas ! déjà annoncer que le prolétariat a vécu.

Bien sûr, l'ouvrier restera exploité, mais son ardeur offensive aura disparu. Ainsi la flamme de la révolution ne trouve-t-elle plus d'aliment qui assurerait sa survivance.

Les jeunes universitaires aspirent aux professions libérales, et constituent une armature solide pour l'avenir de la social-démocratie, la gauche parlementaire, la prétendue gauche dite respectueuse, et tout et tout. A l'énergie révolutionnaire se substitue le goût de la phraséologie doctrinale, chère aux marxistes « puristes ». Les contacts avec les jeunes ouvriers sont nuls, ou pratiquement.

Les jeunes ouvriers, eux, sont gagnés par la contagion des adultes vautreés dans un océan de semoule et de margarine.

Un tel panorama incite à penser que la poignée de jeunes militants libertaires qui subsiste baisse ainsi définitivement le pavillon. Il n'en est rien. Aux quatre coins de la France, des centaines de citoyens partagent les réflexions émises ici. Jamais ils ne se feront entendre par la voix des ondes ni par la voie de la presse à grand tirage. Le seul travail efficace est un appel à la conscience individuelle. Le tract, principale arme de tous ceux qui voient en la masse un excellent support à leurs ambitions personnelles, le tract, achève toujours sa carrière dans un sordide caniveau. Les prosélytes seront moins nombreux mais formeront une ossature de bé-

V. - GRANDEUR ET FAIBLESSE DE L'ANARCHISME

par Maurice FAYOLLE

VOLA plus d'un siècle que Proudhon, en lançant à la face d'une bourgeoisie indignée sa fameuse accusation : « La Propriété, c'est le vol », signait l'acte de naissance de l'anarchisme social.

Je précise bien : l'anarchisme social et il y a lieu ici d'établir une distinction qui précise clairement les données du problème.

L'anarchisme, en ce qu'il est négation de l'autorité imposée par autrui et révolte de l'homme asservi, est une réaction naturelle presque aussi vieille que l'humanité elle-même. De tous temps, elle a dressé les hommes, individuellement ou collectivement contre toutes les oppressions, qu'elles soient d'ordres familial, social, politique ou religieux. Cet anarchisme s'est toujours exprimé dans le geste de révolte — une révolte à l'état pur et sauvage, dont les racines plongeaient beaucoup plus dans l'instinct qu'il ne dans la raison. Mais l'anarchisme, en ce qu'il est affirmation d'un ordre nouveau, désir exprimé et défini d'une transformation des structures de la société, changement dans les rapports entre les membres de la communauté humaine, cet anarchisme date du siècle dernier.

Ce fut ainsi que l'anarchisme, après une longue incubation de plusieurs siècles, a subi une soudaine mutation. Sous la plume d'une série de penseurs prestigieux et sans rien renier des origines qui lui avaient donné naissance, il s'est complété en devenant une idéologie sociale qui, au-delà de la critique pure, apportait une réponse aux questions posées. En ajoutant une indispensable affirmation à ce qui n'avait été jusqu'alors qu'une simple négation, il avait cessé d'être seule expression de la révolte pure et instinctive pour devenir esprit conscient et raisonné de la révolution (1).

Aujourd'hui, après plus d'un siècle d'existence, l'anarchisme a un passé. Un passé à la fois glorieux et décevant.

Glorieux, parce que, avec la prodigalité qui témoigne de sa grande richesse idéologique, l'anarchisme a lancé dans le circuit

de la pensée une foule d'idées, dont un certain nombre sont devenues réalités, dont quelques autres sont en voie de réalisation. Glorieux également, parce qu'une poignée d'hommes aux convictions ardentes se ruèrent, par la plume, la parole ou le geste, sur des bastilles sociales qui paraissaient devoir défier tous les assauts et, payant souvent de leurs vies, parvinrent à les ébranler. De Tokyo à Barcelone, de New York à Moscou, de Londres à Rome, les anarchistes, par rapport à leur nombre, ont payé le plus lourd tribut dans les luttes pour l'émancipation humaine.

Mais décevant aussi, car, malgré une idéologie simple, claire, logique, rationnelle ; malgré une foi presque religieuse (2), qui poussa ses héros sur tous les échafauds du monde où ils montrèrent le courage de ceux qui savent mourir pour une noble cause et sont persuadés de la servir par leur sacrifice ; malgré un apport constant et, hélas ! trop souvent éphémère, de jeunes disciples enthousiastes, l'anarchisme n'est jamais parvenu, dans aucun pays du monde, à devenir une force sociale capable de peser sur le déroulement de l'Histoire avec une force déterminante. Alors que, dans la deuxième moitié du siècle dernier, ses chances apparaissaient certaines, alors qu'une notable partie des intellectuels avaient rallié sa cause ou se trouvaient sous son influence, l'anarchisme ne parvint jamais à se constituer en mouvement d'envergure et à acquérir ainsi le poids politique qu'aurait dû normalement lui valoir son rayonnement spirituel. Des groupes se multiplièrent, certes, mais leur durée était souvent éphémère et leur ossature demeurait squelettique.

Pourquoi cette stagnation alors que les circonstances paraissaient propices, stagnation suivie, il faut bien le dire, d'une régression à la suite du triomphe des marxistes en Russie ?

Les explications sont nombreuses — et insuffisantes. L'une des causes principales est, sans conteste, la trop grande richesse d'une idéologie qui, dès sa naissance, a

éclaté en un nombre invraisemblable de rameaux, morcelant ainsi les adeptes en une multitude d'écoles, qui ne tardèrent pas à se transformer en autant de chapelles rivales. Il y eut ainsi les anarchistes communistes et collectivistes, socialistes et individualistes, syndicalistes et antisindicalistes, athées et chrétiens, violents et non violents, pacifistes et révolutionnaires, etc. et j'en passe ! Éparpillément tout le double résultat fut d'enlever tout sérieux à l'anarchisme et de diluer sans résultats appréciables l'argent des cotisations et l'énergie des militants. Et le seul lien qui unissait ces diverses fractions se réduisait à une série de négations : l'Etat, l'Armée, la Police, l'Eglise, etc.

Or, on ne bâtit rien sur des négations. La négation ne se justifie que dans la mesure où elle est prélude à une affirmation. Le mérite des penseurs qui, au siècle dernier, forgèrent l'anarchisme social fut, précisément de le dégager du seul aspect négatif de la révolte pour le doter du visage constructif de la révolution. Cet enseignement, la grande masse des militants ne sut ou ne voulut malheureusement pas l'écouter. Courageux jusqu'au sacrifice de leurs vies dans la lutte contre la société, ils ne surent pas faire l'effort intellectuel qui leur aurait permis de surmonter l'espèce de maladie infantile qui émietta l'anarchisme et lui ferma les portes d'une Histoire, cependant toute disposée à accueillir ce nouveau venu.

Et voilà la grande faiblesse de l'anarchisme : son inaptitude à l'organisation, l'inaptitude qui va, chez certains, jusqu'à la répulsion et au refus. Engagé dans cette voie, il était dès lors inévitable que l'anarchisme reste confiné dans la pratique plus ou moins ésotérique d'une philosophie sans lien avec le monde vivant et sans poids sur le déroulement des événements.

Anarchiste social — et, par conséquent, révolutionnaire — je déplore et m'insurge contre cet état d'esprit qui paralyse tout développement de notre idéal. Et je reste

persuadé que ce ne sera que lorsque les anarchistes s'organiseront d'une manière conséquente, cohérente et sérieuse qu'ils pénétreront enfin sur la scène du monde et que, cessant de se contenter du rôle de témoins, ils deviendront les ouvriers d'une destinée humaine qui s'édifie chaque jour.

Tout à l'heure, j'ai écrit : « ...l'anarchisme n'est jamais parvenu, dans aucun pays du monde, à devenir une force déterminante... ». Il y a une exception : l'Espagne où, justement, les anarchistes surent s'organiser et se définir. L'Espagne qui demeure le grand exemple historique vers lequel nous devons sans cesse nous tourner et méditer.

...Et, aujourd'hui, je songe mélancoliquement à ce qui aurait pu se passer si, en 1936, à l'heure où nos camarades de la C.N.T.-F.A.I. transformaient l'insurrection fasciste en révolution sociale, il avait existé en France un mouvement anarchiste sérieux, solide, influent...

Sans doute, est-il absurde de rêver ? Mais est-il si déraisonnable de penser qu'un tel mouvement français aurait permis le triomphe de la Révolution Espagnole ? Ce qui aurait infligé la première défaite d'envergure au fascisme international — aux conséquences incalculables —, provoqué des craquements en Italie, dépolluillé le communisme russe de son aureole usurpée et, peut-être, la guerre de 39 elle-même...

Où : je suis persuadé qu'un grand mouvement anarchiste en France à cette époque aurait changé l'Histoire du monde.

Comment ne pas le regretter ? Et ne pas travailler opiniâtrement à créer ce mouvement ?

(1) Voir article : « De la Révolte à la Révolution ».

(2) Comment ne pas relire sans une profonde émotion les émouvantes déclarations des martyrs de Chicago et les lettres de Sacco et Vanzetti ?

FAUT-IL REJETER LA VIOLENCE ?

Que les anarchistes emploient parfois la violence est, pour certains de nos ennemis, la preuve la plus évidente de notre échec. Comment ! nous prétendons établir un monde où les rapports entre humains ne soient plus régis par la violence, une société d'où elle soit, sinon tout à fait bannie, du moins de plus en plus réduite, et nous commençons cette œuvre en brandissant le poignard et la bombe !

A cela, nous pouvons répondre que nous ne sommes pas responsables de la société dans laquelle nous vivons et que nous luttons précisément pour la renverser. Nous sommes, au contraire, obligés d'en tenir compte. Or le monde dans lequel nous vivons est régi tout entier par la violence. Ne parlons même pas de la guerre qui semble être devenue le seul moyen de résoudre les problèmes entre les hommes. Ne parlons pas, même, de nos camarades qu'on torture et qu'on garter dans les geoles de Franco et de ceux qu'on emprisonne dans la patrie de la liberté. Ce ne sont là que les manifestations les plus visibles de la violence, mais celle-ci, plus insidieusement, est partout. Réduire les deux tiers de l'humanité à un état de sous-alimentation chronique est un acte violent. Tolérer ou encourager le chômage et la misère est un acte violent. Laisser mourir de misère, de faim et de froid des enfants et des

vieillards est un acte violent. Entasser cinquante enfants dans une classe et, par là, leur enlever tout droit à l'instruction, pour pouvoir en faire plus facilement plus tard de la chair à canon ou à machine est un acte violent. La violence est omniprésente, c'est elle qui régit tout entier le monde dans lequel nous vivons, et nous seuls devrions rester inactifs, les bras croisés, nous réfugiant dans nos principes ! Nos ennemis en seraient bien trop heureux !

Nous savons bien, hélas ! qu'on ne lutte pas contre un régime policier, avec des proclamations ou même des grèves. Nous savons bien que la violence ne peut être détruite que par la violence. Si l'on y répugne, on s'en fait le complice, car, par son attitude, on semble en prendre son parti. Nous en sommes réduits à ce tragique dilemme : ou rester fidèles à nos principes mais par là nous condamner à rester inactifs devant le règne de la violence, ou lutter contre elle-ci, avec les seules armes possibles qui sont précisément la violence...

Il ne sert à rien de refuser la contradiction. Mieux vaut la reconnaître franchement, dans toute sa dureté, et en tirer les conséquences nécessaires. D'ailleurs, cette violence, qu'est-elle d'autre qu'une manifestation de l'instinct vital qui nous pousse à manifester notre désir de vivre et

d'aller de l'avant par tous les moyens possibles ? Dans notre société réglementée, aucune place n'est laissée à l'initiative individuelle qui risquerait de détruire les cadres rigides qui la régissent. L'instinct vital, qui ne peut plus s'exprimer d'une manière normale n'a plus d'autre moyen de se manifester que par la violence. Celle-ci est donc préférable à l'acceptation de l'état actuel des choses ou à une révolte purement intellectuelle qui prouverait qu'après tout, comme disent les « braves gens », cela ne va pas si mal. Elle prouve du moins que l'on n'a pas renoncé à vivre, au plein sens du terme.

Épargnons donc à nos adversaires le plaisir de nous révéler nos contradictions. Nous les connaissons mieux qu'eux. Nous savons bien que l'acte violent est, en soi, tout le contraire de l'anarchie qui vise, au contraire, à établir une société d'où elle soit bannie. Mais nous savons aussi que la société dans laquelle nous sommes forcés de vivre est tout le contraire de celle que nous voulons bâtir, dans laquelle les hommes se pourrissent en ayant des rapports normaux, basés sur la compréhension mutuelle et non plus sur la méfiance ou la crainte. Nous sommes partie intégrante de la société actuelle, basée sur la violence. Nous en sommes victimes comme tous.

Alain THEVENET.

ton. Il ne s'agit pas de faire l'apologie du sectarisme. Celui-ci se caractérise par un triage imputoyable dans l'admission des membres. Nous autres, jeunes anarchistes, nous ne demandons aux camarades la soumission à aucun dogme, à aucune condition. Nous faisons un appel et non une mobilisation. Nous ne pouvons raisonnablement prétendre renverser le régime, qu'il soit fasciste, ou social-démocrate, ou soviétique. Nous ne pouvons que fomenter une opposition aux moyens infimes. Ainsi le jeune militant ne montera probablement jamais sur une barricade. La tâche de propagande sera obscure, tiendra plus du dialogue intime autour d'une tasse de café que de la harangue publique sur un banc de boulevard. Et ainsi de suite, honnêtement, il faut l'avouer, en pure perte, pour 95 % des cas. Le jeune anarchiste français n'a rien à espérer de la plupart de ses compatriotes. Il attendra longtemps l'aube nouvelle. Peut-être en vain, alors que le Tiers-Monde connaît des journées dignes de la Commune. Le pôle d'intérêt de la civilisation s'est déplacé. L'Europe occidentale dévale la pente savonneuse. L'esprit patriarcal disparaît, mais le sentiment de l'Internationale est également menacé. Quelle que soit la profession à laquelle vise le jeune universitaire, quels que soient les projets d'avenir du jeune ouvrier, nous les adjurons de créer autour d'eux le plus grand nombre possible d'îlots de résistance à l'embourgeoisement, plaie du siècle.

Yves REVAUT D'ALLONES et Paul RAUSCHERT.

Le monde se transforme à une cadence jusqu'alors imprévisible, et le syndicalisme traditionnel qui, de force révolutionnaire, est devenu une simple force de contestation dans le cadre du régime, se voit sollicité de toutes parts. Les partis désirent l'annexer pour se refaire une virginité. Le gouvernement désire l'intégrer à son plan économique qui, sous des formes plus adaptées à notre époque continue les privilèges de classes. Les petites écoles marxistes désirent à travers lui atteindre les masses jusqu'ici réfractaires à leur enseignement.

Et chacun de trouver une thérapeutique de circonstance pour traiter ce grand malade : le Syndicalisme. Les uns repartent de l'unité ! D'autres de promotion vers les hautes sphères parlementaires ou gouvernementales. Certains rêvent tout simplement de substituer leur micro-parti au parti de masses et de caporaliser à leur profit l'organisation ouvrière disponible.

LA PÉRIODE DE FASTE DU SYNDICALISME LIBERTAIRE

Le militant qui évoque avec nostalgie, le mouvement syndical qui avant la Première Guerre Mondiale rassemblait l'élite du monde du travail, commet souvent l'erreur de le considérer comme un mouvement anarcho-syndicaliste. Et lorsque le même militant examine les méthodes d'analyse comme les moyens de lutte de cette C.G.T. de légende il commet une autre erreur : celle de ne pas la placer dans son contexte qui est une époque romantique et violente par essence que la pensée anarchiste n'a pas créée mais soulignée par sa propagande.

En vérité il faut le dire même si cela doit bousculer quelques idées toutes faites qui appartiennent au folklore révolutionnaire, la C.G.T. d'avant la guerre de 1914 ne fut jamais une organisation anarcho-syndicaliste mais ce qui est vrai, c'est que par trois fois au cours de son histoire, elle fut marquée par la pensée libertaire et l'impression fut assez durable pour que des hommes s'en réfèrent encore aujourd'hui et pas toujours avec opportunité.

Il faut donc connaître très précisément ces trois périodes de l'histoire du mouvement syndical si l'on veut avoir une vue claire de la part que prit l'anarcho-syndicalisme dans le développement de l'organisation ouvrière. La première période se place à la naissance du mouvement ouvrier en France, c'est ce que nous appellerons de la formule de Proudhon « Le gouvernement de l'Atelier ». La seconde naît au lendemain de la Commune : nous la caractériserons par la formule « Mutualisme, Coopération, Réformisme ». Enfin la troisième période est celle de la « Charte d'Amiens » qui va donner naissance au syndicalisme moderne. Examinons-les !

LE GOUVERNEMENT DE L'ATELIER

En gestation depuis des siècles, le mouvement syndical est né de l'effondrement de la République de 1848. Il est né en réaction contre l'Empire et contre la fameuse formule lancée à la grosse bourgeoisie : « Enrichissez-vous », mais il est né aussi contre les politiciens socialistes, qui avaient échoué la Révolution de 48 et avaient été incapables de la protéger contre le sabre de bois de Badinguet. Certains de ces socialistes sont à Londres ou à Genève, d'autres se sont ralliés. Le monde du travail maté par une main de fer voit l'économie du pays se développer, les classes moyennes s'enrichir sans que la condition misérable qui est alors la sienne évolue. Sa réaction est nette. Partout les ouvriers s'assemblent, organisent des syndicats, forment des Chambres de métier. Pour fédérer ces Chambres syndicales il fallait une charte. Tolat et ses amis lancent le fameux « Manifeste des Soixante » inspiré par Proudhon et qui à l'Etat socialiste et démocratique des Hugo, des Louis Blanc, des Ledru-Rollin, des Blanqui, oppose le « gouvernement de l'Atelier ». La lutte contre les industriels s'engage mais aussi contre les différentes écoles socialistes et en particulier contre Blanqui jaloux de voir ces forces neuves échapper à son contrôle.

Et quelles que soient les alliances de circonstances une lutte s'opposera les socialistes et les syndicalistes proudhoniens d'abord pour la conquête des Chambres syndicales, ensuite pour l'organisation de la Commune de Paris. Et les syndicalistes libertaires seront alors contre l'Etat et son centralisme, contre le patriotisme imbécile hérité de la Révolution de 89 et qui empoisonnait alors le blanquisme comme il empoisonne

En vérité, chacun est convaincu que dans les années à venir, sous les coups que lui portera l'évolution économique et politique, le syndicalisme fera sa mue ou éclatera. Il nous est donc paru opportun de faire le point de cette forme particulière de syndicalisme que l'on qualifie, un peu au hasard, d'anarcho-syndicalisme, de rappeler ce qu'il fut, de quoi il se compose, quelles sont ses perspectives d'avenir.

Ce travail nous l'avons fait ayant toujours en tête que l'erreur est humaine et qu'il est toujours possible de se tromper lorsqu'on pèse les documents de l'Histoire ou qu'on évalue les perspectives que nous offre une doctrine. Mais ce qui nous paraît le plus essentiel, si nous voulions répondre correctement au point d'interrogation que pose l'anarcho-syndicalisme, c'est d'écarter toute une imagerie d'Épinal de caractère sentimental que les années amplifient et qui risque de fausser le problème.

M. J.

vont se rassembler des hommes comme Mottet, Esmer, Jouhaux, Merheim, Forgues, Delaté, etc.

Et la Charte votée au Congrès d'Amiens en 1906 ne va rien être d'autre qu'un arbitrage en faveur des syndicalistes révolutionnaires, des querelles continuelles qui opposent les anarchistes aux socialistes dans les syndicats. La Charte d'Amiens, où l'on sent la « patte » d'Emile Pouget, balance savamment entre les courants. Elle est « révolutionnaire » lorsqu'elle réclame « l'abolition du salariat » mais elle est réformiste lorsqu'elle parle « des luttes quotidiennes pour l'amélioration des conditions d'existence ». Lorsqu'elle renvoie les partis et les sectes, c'est-à-dire les anarchistes et les socialistes dos à dos régler leurs querelles en dehors des syndicats elle affirme que le syndicalisme pur à la fois réformiste et révolutionnaire suivant les circonstances, est devenu une personne majeure qui entend se passer de tutelle.

Jusqu'en 1914 le syndicalisme révolutionnaire issu du compromis d'Amiens assumera la direction de la C.G.T. et, qu'il le veuille ou non, la faillite de la C.G.T. sombrant dans l'union sacrée sera un peu sa faillite et il la paiera lourdement après la première guerre mondiale. On peut donc constater qu'au cours de cette période comme au cours de celles qui l'avaient précédée l'anarcho-syndicalisme n'avait été qu'un état d'esprit sans structures économiques, sans cohérence philosophique, sans base organisationnelle.

Pendant soixante-dix ans les anarchistes avaient bataillé dans les syndicats avec plus ou moins de bonheur dotant ceux-ci de formes fédératives héritées de Proudhon et acceptant un arbitrage parlementaire imposé par le guesdisme. Il appartenait à un homme, Pierre Besnard, de rassembler les anarchistes au lendemain de la guerre pour essayer de dépasser le syndicalisme révolutionnaire, d'écarter le syndicalisme politique où les communistes avaient pris le relais des guesdistes et de créer dans les faits une doctrine anarchiste du syndicalisme. De cet effort qui de 1920 à 1930 allait secouer le mouvement syndical à travers des scissions multiples devait sortir l'anarcho-syndicalisme

LA CHARTE D'AMIENS

L'unification syndicale entre la Fédération Syndicale et la Fédération des Bourses du Travail allait enfermer dans une même organisation des oppositions irréductibles sans d'ailleurs les atténuer ni les modifier, et dans la C.G.T. réunifiée les courants vont s'affronter, mais jusqu'au Congrès d'Amiens les forces en présence ne modifieront pas leur influence dans l'organisation.

Trop souvent on a voulu voir dans la présence d'Emile Pouget et de Paul Delatour, les chefs de la C.G.T., la preuve de la prédominance des anarchistes. Les syndicalistes ne viennent pas tous des milieux libertaires. Griffuelhes est blanquiste, Bourderon allemand, Niel guesdiste, etc. Les grandes Fédérations sont tenues par des socialistes. Keufer au Livre, Janvion au Municipal, Negre au Instituteurs appartiennent au parti socialiste. Mais il est vrai que de nombreux syndicats de base en particulier au Bâtiment et au Sous-Sol sont animés par des anarchistes. Et les Bourses du Travail devenues des Unions Départementales continuent à être influencées par la tradition proudhonnienne.

En 1906, à la veille du Congrès d'Amiens, il existe quatre grandes tendances au sein de la C.G.T. La première est celle de la Fédération du Livre, la tendance politique influencée par le guesdisme et puissante dans le nord du pays, la tendance anarchiste qui se manifeste surtout dans les petits syndicats de base et enfin la tendance syndicaliste révolutionnaire qui jusqu'à la déclaration de guerre de 1914 va dominer le mouvement syndical. Le « patron » de cette tendance est Griffuelhes. Grossie d'éléments venus, soit de l'anarchie, soit du socialisme, elle va prétendre garder des premiers la virginité et à la suite des seconds les qualités d'organisation. C'est autour d'elle que

Cette page a été réalisée par le
Groupe libertaire Louise Michel

L'ANARCHO-SYNDICALISME ET LA SOCIÉTÉ MODERNE

L'ANARCHO-SYNDICALISME DOCTRINAL

1919 ! Les hommes revenaient de la guerre le cœur ulcéré. Oubitant leur propre responsabilité, le lâche abandon de la grande patrie, ils se précipitent à sauter et à redonner une nouvelle virginité à celui qui symbolisait la grande aventure sociale de l'avant-guerre.

Au Congrès de Lyon, les forces en présence s'étaient mesurées. Au Congrès de 1920 à Orléans, elles devaient s'affronter. Le mythe de la Russie est le ciment qui lie entre eux les hommes de la Troisième Internationale et les anarchistes, mais déjà, dans les discours prononcés à la tribune s'élaborent ce que seront les grands thèmes d'un anarcho-syndicalisme positif. Et véritablement rappelle « Le mouvement syndical ne peut être que révolutionnaire, puisque son action ne peut avoir pour effet que de libérer le travail de toutes ses servitudes, de soustraire tous les produits à tous les privilèges, de mettre toutes les richesses entre les mains de ceux qui concourent à les créer ».

LE MALENTENDU

J'ai dit plus haut que Jouhaux était un pur produit du syndicalisme révo-

lutionnaire et on le vit bien au premier congrès de l'après-guerre à Lyon en 1919 lorsque Dumoulin, Bourderon, Merheim et consorts s'empressèrent à saluer et à redonner une nouvelle virginité à celui qui symbolisait la grande aventure sociale de l'avant-guerre.

Au Congrès de Lyon, les forces en présence s'étaient mesurées. Au Congrès de 1920 à Orléans, elles devaient s'affronter. Le mythe de la Russie est le ciment qui lie entre eux les hommes de la Troisième Internationale et les anarchistes, mais déjà, dans les discours prononcés à la tribune s'élaborent ce que seront les grands thèmes d'un anarcho-syndicalisme positif. Et véritablement rappelle « Le mouvement syndical ne peut être que révolutionnaire, puisque son action ne peut avoir pour effet que de libérer le travail de toutes ses servitudes, de soustraire tous les produits à tous les privilèges, de mettre toutes les richesses entre les mains de ceux qui concourent à les créer ».

On peut dire que, dès lors, les principes d'une doctrine anarcho-syndicaliste jusqu'alors imprécise, sont maintenant définis. Il appartenait à Pierre Besnard, fondateur et animateur de ces Comités de défense syndicale, de les préciser au Congrès de Lille dans une intervention magistrale qui domine les assises et qui sont la base fondamentale de toute notre action syndicale.

Au Congrès de Lille de 1921, la minorité communiste syndicaliste révolutionnaire et autre partie fut des progrès considérables. Les mandats s'équilibrent et au sein de cette minorité les forces que représentent les anarchistes et les communistes s'équilibrent également. Dans une réunion tenue préalablement sous l'égide du Comité de défense syndicaliste, les anarchistes ont réuni mille syndicats. C'est donc le petit groupe composé de Monatte, de Mayoux, etc., qui adhère avec réserve à la Troisième Internationale qui arbitra les divergences de la minorité confédérale. En se levant pieds et poings liés à l'adresse communiste animée par Racamond et par Monmousseau, appuyés par des politiciens comme Frossard et Le Troquer, ils vont favoriser l'emprise de Moscou sur le mouvement syndical français. Et sans mettre en cause leur bonne foi, on peut dire qu'ils portent une lourde responsabilité et que leurs erreurs ont précipité une crise dont le syndicalisme n'est pas encore sorti.

A Lille, la toile de fond des débats fut l'adhésion à l'Internationale rouge de Moscou. Les anarchistes ont senti le danger. Pourtant, Lecoin rappelle que si le « Libertaire » n'a pas cessé de souligner les dangers du Léninisme, Jouhaux est mal venu de prendre la défense des anarchistes emprisonnés en Russie. Mais il appartenait à Besnard de hausser le ton du débat. On peut penser qu'alors

les minoritaires étaient décidés à la scission et c'est pourquoi Besnard, écartant délibérément de son discours les questions subalternes, allait dresser un programme économique magistral qui devait devenir le fondement de la doctrine anarcho-syndicaliste et qui reprise par lui par la suite devait former la trame de ses ouvrages économiques et doctrinaux.

DISCOURS DE PIERRE BESNARD AU CONGRÈS DE LILLE

Dans la première partie de son intervention, Besnard déclare nettement : « Nous allons nous placer très exactement dans la situation du moment. Nous allons chercher à l'examen suivant des méthodes logiques et scientifiques. Et c'est ce qu'il fera. Après avoir posé la question « La situation est-elle révolutionnaire ? », et avoir répondu « Oui » comme tous les congressistes l'avaient fait avant lui, réformistes compris, il va tirer de cette situation des conclusions logiques et il s'écrie : « On a fait, pendant longtemps, le grief à la minorité de ne point avoir de programme. Et bien, pour une fois, nous allons tenter d'en apporter un ».

« Action immédiate, parce qu'il est impossible de nier que la vie quotidienne crée des situations auxquelles pour nous, il y a obligation de faire face. Et cette action immédiate, l'indique tout de suite quelle se partage elle-même en deux parties bien distinctes : première partie, l'action corporative ; deuxième partie, l'action sociale. L'action corporative, c'est l'action de tous les jours. Elle découle des batailles que nous sommes obligés de mener chacun dans nos corporations contre le capital avec qui nous avons affaire quotidiennement. Comment doit-elle s'exercer ? D'abord, les salaires, les heures de travail, la réglementation, le chômage, les assurances sociales, l'embauchage, l'hygiène.

« L'action sociale ? Il y a tout de suite quelque chose qui s'impose à notre esprit, une revendication qui est le pivot de toute action : c'est le contrôle ouvrier. C'est la revendication la plus complète du prolétariat, car elle permet à la fois la propagande et l'éducation, mais aussi parce qu'elle permet de rentrer dans l'usine, sur le chantier où s'exerce l'activité humaine. En même temps, elle est la possibilité de faire l'éducation gestionnaire des travailleurs. Nous indiquons d'abord comme principe directeur que le contrôle ouvrier s'exercera sans collaboration avec le patronat. Nous ne réclamons nulle part d'admission au contrôle ouvrier. Nous voulons pénétrer dans l'usine, dans le chantier, dans le bureau non seulement pour saper l'autorité patronale et gouvernementale, pour connaître le fonctionnement des rouages de l'usine ou du chantier, mais nous voulons

que cela s'exerce en dehors du patron et contre lui. Et alors nous sentons bien qu'à ce moment-là nous nous cheminons vers la prise des usines. Vous sentez bien que lorsque le producteur aura cette éducation de gestionnaire et qu'il sera capable de prendre en mains les rouages de la production, il y aura la possibilité de prendre non seulement l'usine, mais le pouvoir. Et nous attachons au pouvoir ouvrier un caractère tout particulier parce qu'il est complet, parce qu'il va de l'éducation à la propagande en passant par l'apprentissage de la gestion pour arriver en définitive à la conquête de l'usine et à l'exercice du pouvoir ».

Puis Besnard définit les moyens pour arriver au contrôle ouvrier. Agir sur la main-d'œuvre par la propagande et l'éducation. Contre le capital en imposant les conseils d'usine. Sur la technique en fondant dans un bloc indestructible avec le travail. Et il écrit : « On a parlé de nationalisation, de socialisation. Eh bien, nous allons mettre un mot à la mode et nous indiquerons que le programme à réaliser sera « la syndicalisation » avant de tracer les grandes lignes de structure de l'organisation ouvrière, de la production et de la distribution.

Nous considérons l'usine comme la cellule de fabrication et nous disons que les Conseils d'usine et de bureau, par la voix de leurs délégués, doivent former les conseils d'administration des syndicats d'industrie qui, eux-mêmes, forment les Unions locales. L'Union locale sera l'organe de base de la commune, le Conseil communal, qui aura à charge de gérer les relations entre les hommes et les collectivités. Les Unions locales formeront, par la voie de leurs délégués, des Unions départementales et, par la suite, des Unions régionales qui, elles-mêmes par leurs délégués, formeront le Conseil national. Et à ce moment il y aura lieu de voir quelle sera la composition de la C.G.T. Qui sera secrétaire général de la nation. Le Grand Conseil économique et social aura pour but, divisé en Commissions, d'organiser la vie quotidienne de façon à ce que la collectivité fonctionne normalement. Voilà tout le Programme qui nous est nécessaire, portant exclusivement sur les questions économiques et nous disons que cela nous suffit largement et que nous ferons disparaître toutes les compétitions entre les boutiques politiques ».

LES SCISSIONS

Pour la première fois dans l'histoire du syndicalisme, Besnard exposait un programme complet qui excluait le capitalisme, les classes, l'Etat. Nous n'avons donc qu'un résumé trop bref de ces discours qui, repris dans deux ouvrages : le « Monde Nouveau » et l'« Etiquette du syndicalisme », marque la naissance véritable de l'anarcho-syndicalisme. Mais les jeux étaient faits. Après le Congrès, la minorité se réunissait, constituait une nouvelle organisation : la C.G.T.U., qui portait Besnard au secrétariat général. Pas pour longtemps, car l'année suivante, à Saint-Etienne, les jobards de la « Voix ouvrière » contrainquirent à chasser Besnard et à le remplacer par des communistes qui, depuis, se sont toujours maintenus à la direction du mouvement syndical.

On ne peut clore le récit de ce Congrès de Lille qui vit à la fois naître une doctrine anarcho-syndicaliste et s'ébaucher le déclin de l'influence anarchiste dans les syndicats sans essayer de déceler les erreurs qui furent une des raisons parmi d'autres de cette évolution.

D'abord, il faut souligner l'erreur des Lecoin, des Colomer, de Besnard lui-même qui, en participant à la scission de Lille, s'amputèrent d'un contrepartis réformiste, seul capable d'équilibrer l'influence communiste. Cette erreur, née de l'enthousiasme déchaîné par la révolution russe, nous l'aurions certainement commise à leur place.

Mais toute autre fut l'attitude de Monatte et de ses amis. Certes, comme les anarchistes, il aida les communistes à sortir de la vieille C.G.T., mais ensuite il aida ces derniers à expulser les libertaires avant d'être à son tour contraint à regagner sans grandeur la C.G.T. Attitude incompréhensible et que la publication d'un ouvrage : « Trois scissions », n'a pas éclaircie et dont on peut déceler l'origine dans le caractère étroit de Monatte, personnage honnête, mais sur fait dont l'attitude quinquante tint lieu de politique et qui, bizarrement, nous fait repenser à Seyes, l'abbé conventionnel, dont toute la réputation fut bâtie sur une supposée doctrine constitutionnelle dont personne ne connut jamais la première ligne.

(SUITE PAGE 8.)



PIERRE BESNARD

AVENIR DE L'ANARCHO-SYNDICALISME

Si l'on excepte le petit groupe formé par la C.N.T. autour du « Combat Syndicaliste », qui seul continue le combat sur la plate-forme anarcho-syndicaliste élaborée au lendemain de la première guerre mondiale, on peut dire que les anarchistes continuent dans le mouvement syndical l'action « opportuniste » qui fut celle des anarchistes depuis la création des premiers syndicats jusqu'en 1914, avec cette différence que cette action est considérablement plus réduite. Action « opportuniste » et l'on entend les anarchistes mêlés aux luttes et présents dans les syndicats, essaient d'y faire pénétrer le maximum de principes libertaires sans que ces principes constituent un tout doctrinal comparable à la Charte de Lyon et en tout cas sans que le rejet de ces principes constitue pour eux une condition « sine qua non » de leur appartenance à l'organisation. Et que ce soit à Paris, à Bordeaux, à Nantes ou autre part, c'est par symboïsme qu'on continue à se recommander de l'anarcho-syndicalisme alors que de façon empirique on se contente d'un syndicalisme de pénétration libertaire, d'un syndicalisme libertaire. Cette situation a soulevé dans notre mouvement des controverses passionnées où le réalisme s'est opposé aux principes, certains trouvant plus avantageux de se réclamer de ces derniers tout en pratiquant le premier. Mais, en vérité, il ne pouvait pas en être autrement.

La C.G.T.S.R. avait appliqué un certain nombre de principes qui cadraient avec l'époque et les effectifs réduits de l'organisation qui paraissent difficilement applicables aujourd'hui :

1° Le non-renouvellement du mandat syndical — On sent bien qu'il y avait chez nos camarades la volonté d'échapper à une bureaucratie syndicale qui, loin de la base, aurait tenté de se substituer dans la direction de l'organisation aux décisions du Congrès et cela pour se continuer dans des fonctions qui ne devraient être que circonstancielles. C'est ce qui se passe actuellement. D'abord parce que le militant qui a quitté le travail pour la permanence syndicale n'a pas toujours la possibilité d'y retourner ensuite parce que le travail syndical a plus rétréci que travaillé pour un employeur. Mais il existe une autre raison pour le maintien des permanents à la place où on les a nommés. Cette raison, c'est la compétence. La multitude des lois et décrets, des conventions de toutes sortes, exige des connaissances longues à acquérir, et il n'est pas vrai que selon une opinion chère à nombre de nos camarades, n'importe qui peut remplacer n'importe qui, n'importe quelle fonction syndicale.

2° L'élection directe par le Congrès de tous les organismes d'administration de la Confédération. — Il est vrai que cette méthode offre des garanties sérieuses, mais le nombre de ces organismes comme le nombre considérable de syndicats la rendent difficilement applicable.

3° Le refus de collaborer dans de multiples organismes : sécurité sociale, comités d'entreprise, etc., en face du patron ou des fonctionnaires de l'Etat. — Il est certain que ces organismes sont des pourrissoirs et que nombreux sont les ouvriers qui, y pénétrant en bleus, en sont ressortis

en blouse. Mais l'extension qu'ont pris ces organismes est telle que toute la condition sociale passe par leur rouge et notre absence est considérée par les ouvriers comme une démission, un refus de les défendre, et que cette position réduit l'organisation qui la pratique à l'état squelettique, et en fin de compte dessert sa propagande générale.

Mais s'il apparaît objectivement que ces formes organisationnelles saines en elles-mêmes, ne paraissent pas applicables à l'heure actuelle avec une chance de voir se développer l'organisation, il existe au développement de l'anarcho-syndicalisme réel une autre impossibilité majeure qu'il serait enfantin de masquer : c'est l'état clinique du prolétariat et le décalage considérable qui existe entre lui et nous.

Il faut constater que le développement en flèche de l'anarcho-syndicalisme, symbolisé par les grèves sauvages et l'action directe, coïncide avec les conditions misérables, insupportables, faites aux travailleurs, ce qui fut le cas au début du siècle et au lendemain de la grande guerre. L'homme qui alors n'a rien à perdre risque le tout pour le tout et jette dans la bataille une énergie que le confort n'a pas assoupie. Mais il faut aussi le constater, la régression de l'anarcho-syndicalisme coïncide également, soit avec l'amélioration des conditions d'existence, soit par la création à ses côtés d'organismes politiques moins exigeants qui promettent sans, en retour, demander le don complet de soi.

L'homme est ainsi fait qu'il pèse son médiocre confort avant de le mettre en balance avec ce qu'il peut soit gagner, soit perdre dans l'aventure. Et ne pas tenir compte de cette réalité humaine c'est pratiquer la politique de l'autruche et vouer le mouvement syndical à l'échec. Il faut donc poser le problème : Quel est l'avenir de l'anarcho-syndicalisme ? Quel rôle peut-il prétendre jouer dans l'organisation ouvrière ?

D'abord il faut le dire : l'anarcho-syndicalisme est une doctrine révolutionnaire constructive, mieux, la seule doctrine constructive du mouvement révolutionnaire sans doute. La seule doctrine révolutionnaire qui puisse nous permettre de construire une société nouvelle en dehors de ces autres pourrissoirs que sont le marxisme dictatorial et le nationalisme, même et surtout lorsqu'il prend une forme anti-impérialiste ou anti-colonialiste. Le mouvement syndical, par ses Unions et par ses Fédérations, peut seul assurer la continuité de la vie sociale en faveur du prolétariat en période révolutionnaire. L'anarcho-syndicalisme pour un anarchiste est la seule période intermédiaire entre le monde capitaliste et la société socialiste libertaire. Et dans ce domaine, en dehors des exemples qui les émaillent et qui sont à réadapter à notre économie actuelle, l'œuvre de Besnard reste actuelle et le guide le plus sûr à utiliser en période révolutionnaire. Cette œuvre de Besnard, il faut donc la propager parmi les militants syndicalistes ou autres afin de les affermir dans leur volonté révolutionnaire en les dotant d'une doctrine pratique, plausible, efficace.

Mais s'il est vrai que l'anarcho-syndicalisme soit efficace — comme arme de construction, il est beaucoup plus douteux qu'il puisse être considéré comme un moyen d'approche auprès de la population salariée. La courroie de transmission entre le prolétariat et l'anarcho-syndicalisme, c'est le syndicalisme traditionnel, celui de la Charte d'Amiens qui est apolitique, qui pose le principe de la suppression du salariat et qui mobilise les travailleurs sur des revendications dont on peut discuter l'efficacité, mais qui se rassemble sur une base de départ extrêmement favorable à l'idée révolutionnaire que l'anarcho-syndicalisme concrétise. Et dans ce domaine toute la partie réformiste du syndicalisme joue un rôle qu'on ne peut nier, à moins de nier l'évidence.

Et il faut le constater, l'« opportuniste » anarchiste pratiqué dans la vieille C.G.T. fut payant. Si la C.G.T. ne fut jamais anarchiste, elle fut influencée par les anarchistes et l'on peut penser qu'en 1920 si son cours n'avait pas été détourné par l'hypothèque russe, la C.G.T. traditionnelle était capable du coup de reins révolutionnaire que l'anarcho-syndicalisme doctrinal aurait concrétisé ; processus somme toute assez voisin de celui accompli en Espagne dans des conditions et en tenant compte de traditions différentes.

Nous devons donc nous inspirer de l'expérience du passé et préparer à travers le syndicalisme moderne la base de départ de l'anarcho-syndicalisme doctrinal. C'est vrai, depuis trente ans le syndicalisme et le syndicalisme révolutionnaire, Mais notre syndicalisme moderne est l'enfant naturel de certaines formes de pensée proudhonienne. Son défaut majeur, en dehors de l'intrusion des partis politiques qu'il faut combattre impitoyablement, c'est de ne pas tenir une balance exacte entre les deux forces qui le composent : la force de transformation révolutionnaire et la force de contestation de la vie quotidienne. Et c'est là que le syndicalisme libertaire doit porter ses efforts. Il faut rétablir l'équilibre dans les syndicats. Il faut remettre à leur place respective les efforts pour la revendication immédiate et ceux consentis pour la révolution sociale. Il faut ramener l'axe de l'activité syndicale définie par la Charte d'Amiens au centre même de cette activité. Mieux, il faut recréer un type de syndiqué pour qui la revendication restera l'accessoire qui permettra le moins mal possible l'essentiel qui est la suppression du salariat.

Et nous le ferons non pas en appliquant les formes d'organisation rigides définies en 1926 à Lyon, mais en les adaptant aux réalités que nous avons essayé de décrire dans cette étude.

Il n'est plus possible de revenir à une rotation constante des responsables et des permanents syndicaux, mais il serait bon que, pour rompre avec le caractère inamovible de la fonction syndicale, un chiffre soit fixé au-delà duquel les responsables ne soient plus rééligibles ; par exemple, on pourrait fixer ce chiffre à trois, ou, mieux, à une période de cinq ans, compte tenu de l'obligation de conti-

nuer la fonction jusqu'au prochain congrès.

S'il n'est guère possible d'être directement tous les organismes d'une Confédération, les syndicalistes libertaires devraient militer pour qu'un au moins de ces organismes soit l'emanation directe des congrès : LA COMMISSION EXECUTIVE. Enfin, le mouvement syndical ne devrait être présent que dans les organismes qui traitent directement de la condition ouvrière, à l'exclusion des autres qui ont pour but de trouver des remèdes à l'économie capitaliste, économie que les syndicalistes n'ont pas à sauvegarder mais à abattre, économie qu'il ne s'agit pas de sauver mais de détruire.

Et c'est en luttant dans les organisations syndicales existantes que les syndicalistes libertaires pratiquant un « opportuniste » traditionnel réussissent à conserver au syndicalisme son caractère original qui est le terrain d'éclosion d'un anarcho-syndicalisme doctrinal susceptible de construire une société sans classes et sans Etat.

De toute façon, l'anarcho-syndicalisme doit s'inscrire à l'intérieur du syndicalisme traditionnel et non pas à côté. Ce fut la pensée initiale de Pierre Besnard et nous pensons que ce fut une erreur de sa part de l'abandonner pour créer d'abord la C.G.T.S.R., puis la C.N.T. Mais encore faut-il en avoir la possibilité, ce qui n'était pas sûr dans la C.G.T. de 1921... Mais je le répète, cette erreur de 1921, nous l'aurions commise probablement compte tenu du climat qui régnait dans le mouvement ouvrier.

L'avenir de l'anarcho-syndicalisme, c'est l'avenir de l'humanité sous sa forme collectiviste. Encore faut-il que, pour garantir cet avenir, on ait une claire conscience des réalités et qu'on ne confonde pas avec les combats journaliers, une doctrine moins étudiée pour détruire le régime que pour en construire un autre.

Nous parlerons de la Charte de Lyon et la C.G.T.S.R. dans le prochain numéro.

Tous les livres sur le mouvement syndicaliste, vous les trouverez à la LIBRAIRIE PUBLICO.

BIBLIOGRAPHIE

Pour construire cette étude nous avons résolu d'écrire un certain nombre d'ouvrages intéressants de Monette, de Rosmer, de Collinet, etc., car ces ouvrages interprètent des textes et nous avons préféré aller aux sources. Nous donnons donc ici une liste des principaux ouvrages consultés.

PIERRE BESNARD
Les syndicats ouvriers et la Révolution Sociale. Le Monde Nouveau.
L'Éthique du syndicalisme.

EDOUARD DOLLEANS
Histoire du Mouvement Ouvrier. Proudhon.

MAURICE DOMMANGET
Histoire du 1^{er} mai.
Edouard Vaillant.
Les idées politiques d'Auguste Blanqui.

JEAN MAITRON
Le syndicalisme révolutionnaire.

MERCIER
Le Syndicalisme Libertaire.
auxquels il faut ajouter les comptes rendus analytiques des Congrès de Lyon, d'Orléans, de Lille pour la C.G.T. et ceux de Lille, Saint-Etienne et de Bourges pour la C.G.T.U., ouvrages indispensables à tous ceux qui désirent se faire une opinion en première main de l'anarcho-syndicalisme et de ses rapports avec le syndicalisme révolutionnaire.

Le sang et les mythes

Pour un anarchiste, il est une chose qui est pénible à regarder, c'est un défilé militaire. Mais il est une chose qui est encore plus pénible, c'est de voir à chacune de ces cérémonies, les anciens combattants se regrouper, sortir leurs décorations, coiffer leur béret et la tête haute se mettre à défilé au pas cadencé. Car il faut voir avec quel plaisir tous ces vieux débris se retrouvent dans leur élément. Il faut les voir saluer avec raideur, généraux, colonels et autres vermines. Il faut les entendre raconter leur bataille, leur campagne. Il faut enfin distinguer le regret qui se lit sur leur visage à l'évocation de ce passé si riche en émotions, pour être convaincu que nous ne faisons pas partie du même monde.

J'aimerais moi, voir ces hommes dépenser leur énergie ou ce qui leur en reste, d'une toute autre manière. J'aimerais les

voir au haut d'une tribune devant une assemblée de jeunes, et leur dire à peu près ceci : « Pour des querelles d'États-Majors, des questions de prestige, des craintes de financiers, on nous a envoyés à la guerre. Et nous sommes partis, le cœur et l'esprit exaltés par des discours prodigés avec générosité. Nous allons nous battre pour la patrie, l'honneur, la liberté. Nous regardons avec émotion les drapeaux plantés ça et là, la musique de la clique vibrait en chacun de nous. Et nous sommes arrivés au combat, ce combat secrètement espéré lorsqu'on nous l'avait montré au cinéma. Mais nous n'avons trouvé que de la boue, de la misère, de la douleur. Lespires atrociées, les situations les plus absurdes étaient le lot de chaque jour. Nous avons vu l'homme sous son aspect le plus abject, réduit au pire état animal alors que nous nous attendions à le

trouver grand par ce devoir que nous pensions noble. Nous avons su ce que cela était que d'écrire à une mère, une sœur, une fiancée pour annoncer la mort de l'être aimé. Le héros dont nous avions lu avec avidité l'histoire dans un beau livre d'images n'était plus pour nous qu'un être pressé d'en finir et qui trouvait dans l'action d'éclat un moyen comme un autre de se suicider. Cette guerre que nous avons connue comme notre et nous a donné le droit et le devoir de nous mettre en garde contre tout ce qui en étaient les causes. Voilà pourquoi aujourd'hui nous nous disons avec force, débarrassez votre esprit du mythe du héros, ne frémissez plus quand dans le silence on hisse le drapeau tricolore et au lieu de vous lever bêtement quand on joue la « Marseillaise » écoutez avec soin les paroles barbares de cet hymne. A ceux

qui voudront exalter en vous l'idole Patrie, n'hésitez pas à leur rappeler ce que cette idole a causé comme ravages, misères, deuils, douleurs, exterminations.

Nous nous étions trompés, et c'est dans une douleur trop grande pour être exprimée que nous avons pris conscience de notre erreur. Profitez de notre passé pour ne pas vivre une telle expérience. Et sur ces paroles, j'aimerais les voir jeter leurs décorations et pifiner leurs drapeaux. Mais il est des gens qui ne comprendront jamais, chez qui un mécanisme s'est cassé, les fixant à jamais sur une certaine époque. Ce sont ces êtres-là qui sont à craindre, ils sont comme les porteurs de bacilles, ils transmettent des maladies. Une maladie qui entraîne inévitablement une guerre inutile.

Jacques MERLINO.

Face au fascisme

Au milieu de la honte et de la douleur d'une époque qui voit « le représentant de la France » lécher les pieds de l'héritier de Hitler, il nous est une raison de ne pas désespérer si nous en étions tentés.

A l'annonce de l'incarcération par la République de Gaule, des anarchistes espagnols, une flamme d'indignation a jailli aux quatre coins du pays.

Avec une spontanéité unanime, nos groupes ont fait entendre une véhémement protestation. Seuls ou avec d'autres organisations également outrés de l'attitude des Pouvoirs publics et de cette violation flagrante du droit d'asile, ils ont lancé tracts, affiches, organisé meetings et manifestations.

Nous donnions dans notre dernier numéro, un rapide aperçu des dernières actions qui nous étaient connues, depuis lors elles se sont multipliées selon les forces et les moyens de ceux qui les entreprennent.

En voici un rapide résumé :

Des tracts ont été édités et diffusés à Marseille, St-Etienne, Roanne, Toulouse, Amiens et Thionville, où notre jeune groupe l'a imprimé du format insolite d'un pavillon avec cette interrogation : « Où est le fascisme ? »

A l'occasion du voyage présidentiel, 60 000 exemplaires d'une feuille avec au recto : « En Espagne Franco assassine » et au verso « En France de Gaule emprisonne » ont été distribués à Lyon, même chose à Grenoble, à Oyonnax, notre groupe est cosignataire d'un tract protestant tout à la fois contre la politique anti-législative du gouvernement et sa collusion avec le régime franquiste.

Depuis le groupe de Gaule a tiré deux autres feuilles, l'une à l'adresse des étudiants, l'autre destinée à tous, toutes deux protestant contre la condamnation des trois jeunes Français : Ferri, Recurias et Battoux, embastillés par les juges d'Espagne au Service du dictateur.

Un dernier tract enfin des jeunes Libéraires : « Le garrot pour Franco ».

Au Havre une affiche a été éditée.

Faut-il rappeler que, parallèlement à ces actions locales, tous les groupes ont placardé l'affiche : « Franco règne à Paris » dont deux mille exemplaires avaient été apposés sur les murs de la capitale.

Depuis un tract, à l'échelle nationale y a fait suite, édité par le comité provisoire de défense : « Libérez les antifascistes espagnols » avec la photo de la poignée de main Franco-Hitler, et dont des dizaines de milliers d'exemplaires ont déjà été distribués.

Dans le même temps des meetings avaient lieu à Pau, à Montluçon, à Angers, à Roanne et à Lyon, soit par la F.A., soit avec le concours d'autres organisations généralement sous l'égide de la L.D.H. à laquelle se rallient les organisations syndicales, la Libre Pensée et naturellement le groupe local de notre Fédération.

De plus, une conférence de Presse s'est tenue à St-Etienne en présence de M^{rs} Deschezelles.

Nous ne saurions terminer ce tour d'horizon sans mentionner les encouragements qui nous parviennent de toutes parts, la reproduction de notre affiche dans le journal italien « Humanita Nova » les lettres émouvantes s'associant pleinement à notre protestation, comme celle de Jean Maltron, si sobre et si sincère.

Mais toutes ces actions ne sont qu'un prélude à la campagne qui na leur succéder : de toutes parts des manifestations vont surgir, des protestations s'élèveront des réunions de quartiers aux rassemblements de milliers de personnes, le peuple de France retrouvera sa flamme et sa révolte pour s'opposer à ce que se commette le crime qui fait de notre sol une colonie franquiste et du gouvernement une mafia à la solde du fascisme.

Le Comité de relations.

VERS UN PARTI CHINOIS ?

Le vendredi 25 octobre à la Salle des Horticulteurs s'est réuni un comité d'initiative en vue d'une association populaire franco-chinoise. La séance était publique, et comme les organisateurs avaient bien voulu se souvenir que des révolutionnaires existaient ailleurs que chez les marxistes, nous sommes allés entendre et essayer d'expliquer notre point de vue. La salle était remplie par une bonne majorité d'exclus du P.C.F. qui ne rêvent que de retrouver un parti politique à leur mesure. Qu'importent les idées et l'idéologie à défendre, pourvu que le parti qu'ils retrouveraient soit autoritaire et peu démocratique. Leur non-conformisme aux dirigeants de leur ancien parti leur aurait valu dans une démocratie populaire au minimum l'internement. Mais tant que ces exclus, ces empêcheurs de tourner en rond n'analyseront pas les raisons de leurs déceptions, ils ne risquent pas non plus de s'entendre entre eux.

Sur la politique extérieure de la Chine, il y a de très bonnes actions de faites envers le monde ouvrier, cela dit sous toutes réserves, car il faudrait peut-être analyser, pourquoi, quand et comment se font ces actions. La stabilité du régime doit tenir pour une bonne part aussi à sa politique extérieure. Si la nécessité que devait rechercher cette réunion a une propagande envers la Chine était réelle (pas de fausseté avec les mots) il aurait fallu répondre aux accusations portées contre le régime chinois actuel. Pour un libertaire un but aussi noble soit-il ne peut justifier les moyens employés par les dirigeants chinois, même si après quinze années de dictature les Chinois mangent tous aujourd'hui... La Chine actuelle est prospère, son rayonnement sur les peuples moins évolués est vrai, mais cela commence à ressembler à un mythe, tout ce qui est révolutionnaire semble chinois ou

vice versa. Cependant, dans le régime chinois actuel l'homme se trouve écrasé entre la sous-humanité biologique et la bureaucratie, étatique. Il ne faudrait pas toujours retenir et juger d'après les statistiques données, on semble ignorer les rectifications officielles. Cette stupidité politique qui fait de la force d'un mythe chinois est inconcevable si on se place sur le terrain rationnel, à plus forte raison sur le terrain marxiste. S'il est un principe fondamental de Marx c'est qu'il ne faut pas identifier l'être à la parole, ce qui est dû et ce qui est vécu, aussi est-ce que la Chine est vraiment ce qu'elle nous dit être ? J'ai dans la tête plusieurs cas qui me permettent de me méfier.

En 57 il y a l'histoire des cent fleurs !!! Qui oserait approuver ces arrestations... et encore plus la manière de procéder ??? Peu de temps auparavant, MAO avait écrit un livre sur les contradictions, ce traité nous apprenait, et des grèves, et des troubles, et des faits dont les journalistes n'avaient jamais entendu parler. En 59, le gouvernement ou les porte-parole des six personnes qui gouvernement en fait la Chine ont reconnu que les statistiques ayant annoncé l'accroissement de 103 % de la production globale agricole et de 65 % de la production des céréales, ces statistiques devaient être ramenées à 25 % et 35 %.

La Révolution chinoise est allée plus profondément dans l'histoire que n'importe quelle autre, mais cette révolution anti-bourgeoise, est-elle pour autant émancipatrice pour l'individu ? Ne ressuscite-t-elle pas des formes d'oppression pré-bourgeoises ? Peut-on penser que la vie des Chinois à la ville et à la campagne soit délivrée de l'aliénation, que la vie individuelle a résolu les problèmes privés, que les problèmes politiques sont supprimés ?

Il y a 12 millions de communistes en

Chine sur 600 millions d'habitants, 2 % de la population communiste et les 98 autres pour cent de la population doivent approuver, se conduire comme les deux pour cent !!! drôle de principe... si encore les membres du Parti montraient l'exemple, bien au contraire, il n'existe aucun pays communiste où la différence soit si grande entre un membre du parti et un travailleur. Le cours de l'histoire de la Chine sera entravé si les privilèges des membres du parti ne sont pas abolis, et en plus il existera une méfiance des autres peuples à regarder la Chine. Certains doivent penser qu'après tout ces dirigeants sont élus par le peuple. Pour les dirigeants actuels la constitution est un chiffon de papier et ils n'en tiennent pas compte, les faits passés le prouvent. Pour la forme des élections sont organisées, politique de front uni et de sans parti. En vérité, six membres exactement du bureau politique ont les pouvoirs absolus. Comme les députés ne sont pas élus démocratiquement les élections sont plutôt une ratification de nomination. Quant à l'intérieur du parti, il n'existe pas plus de démocratie qu'à l'intérieur du parti à Thorez. Si vous pensez que je vais un peu fort, et bien je me souviens qu'au huitième congrès national chinois, pas un membre du parti n'a exposé ses vues, alors ! Ne parlons pas des libertés de réunion ni de lectures... Devant un pouvoir aussi absolu nous devrions au contraire redoubler d'attention. A part la querelle idéologique avec les Russes, les Chinois étaient choqués de leur manière de vivre et même de faire l'amour, c'était encore trop bourgeois !!! Une question aussi, pourquoi le gouvernement chinois ferme-t-il ses portes aux journalistes ? même communistes ? Sur ce sujet les journalistes qui sont allés à Pékin, même à demeure, devraient expliquer comment ils reçoivent les nouvelles et non comment ils

s'informent. La dernière fois que Kroutchev est allé à Pékin, ils ne l'ont appris qu'après son départ !!! Regardons un peu le problème des travailleurs de la terre. On leur a pris, redonné, repris et redonné leurs parcelles de terre en quelques mois... et on veut nous faire croire que cela s'est fait dans l'enthousiasme !!! Le prétexte pourrait-on croire est la révolution permanente qu'applique la Chine, là aussi il faut faire attention aux mots. Il y a bien des façons d'en concevoir et le principe et l'application de la révolution permanente ; et les dirigeants actuels ont plusieurs fois changé leur manière de voir. En effet il y a eu leur première Constitution en 35 qui était un compromis entre MAO et LI LI SAN, puis, leur politique de tache d'huile qui subit plus ou moins des échecs, avant d'adopter la théorie liquidatrice, mais rectifiée par Moscou, Mao et Li Li San. En 58 ils cataloguèrent leur socialisme de communisme, au grand effroi de Moscou et des vrais marxistes. Ce qui fait et prouve qu'il ne faut pas penser à l'application de la révolution permanente des Chinois chez eux, cela ne peut pas leur être un guide pour ce qu'ils entreprennent à l'intérieur de la Chine. Admettons simplement que cette manière de voir la révolution permanente soit seulement un instrument d'analyse qui concernerait la mécanique générale des classes. Alors que viennent faire les organisations trotskystes dans cette association, alors que leur guide Trotsky a été assassiné sur ordre de Staline qui, lui, est vénéré en Chine ? Et puis à aucun moment de l'histoire de la Chine actuelle il n'a été question de remettre l'administration des usines à la gestion ouvrière, ce qui fait que là comme il s'est trouvé ailleurs, l'appareil d'Etat se trouve coupé des masses et des faits.

Gilbert LECROS.

A TRAVERS LES REVUES

GEORGES BATAILLE

CRITIQUE consacre un numéro spécial (195-196) à son fondateur, Georges Bataille, mort il y a un peu plus d'un an, qui fut un des penseurs les plus originaux et les plus audacieux de ce temps.

En marge du surréalisme, il a essayé de retrouver l'unité de l'esprit humain et ses possibilités extrêmes, par-delà le morcellement et la stagnation de la vie « servile ». Chemin faisant, il a repris à son compte, en les adaptant à la progression de son « expérience intérieure », et dans un athéisme résolu, des techniques d'illumination propres à l'Orient aussi bien qu'au mysticisme chrétien. Et cela avec une grande rigueur, qui n'exclut pas les contradictions (sa recherche les repère et s'en nourrit). Mais aucune trace chez Bataille de ce confusionnisme dont une Eglise quelconque ou de vagues inventeurs de religions « synchrétiques » pourraient tirer parti.

L'auteur de la « Somme athéologique » (NRF) est ainsi un des rares à avoir mis au point une méthode d'expérience intérieure sur des bases non religieuses. Son expérimentation, ses réflexions sur la poésie, la littérature, l'ethnologie, l'ont conduit à une conception de la liberté, de la souveraineté à la définition d'une « hypermorale » dont nous avons beaucoup à retenir.

« Il n'y a rien de cultivé en propre, dit Maurice Nadeau, dans « L'Express » (19-7-1962), mais il a fécondé tous les champs de la pensée contemporaine. Avec lui disparaît un prodigieux excitateur ».

Ce numéro de Critique s'adresse surtout à ceux qui connaissent déjà Bataille, et sont familiers de ce type de pensée. Les contributions les plus éclairantes viennent des collaborateurs qui ont été ses amis de longue date, et qui ont parfois suivi des expériences similaires : Alfred Métraux, Michel Leiris, André Masson, Raymond Queneau, Jean Piel, Maurice Blanchot. A retenir aussi les études de Jean Bruno et Roland Barthes.

Aux lecteurs qui voudraient partir à la découverte de Bataille, je recommande ses œuvres les plus abordables : « La Litté-

ture et le mal » (NRF), « L'Crisme » (Editions de Minuit).

(« Critique », Editions de Minuit, 6,50 F.)

PREMIERS NUMEROS

● FRONT NOIR reprend à son compte les positions révolutionnaires du surréalisme, en reprochant au groupe surréaliste actuel de s'égarer dans le confusionnisme politique et les jeux de société littéraires. Au sommaire, un texte inédit, mais important, de Pierre Mabille ; « Contre-révolution à Cuba », de J. Hartley ; « A la mémoire de Benjamin Péret », et un texte inédit du poète ; enfin, « La guerre d'Espagne dans un fauteuil » (sur le film de Rossif). Revue intéressante et combative nous espérons qu'elle ne s'en tiendra pas à ce numéro, (Louis Janover, poste restante, bureau n° 30, Paris.)

● AILLEURS. Cette nouvelle revue poétique part, elle aussi, de positions surréalistes (moins précises), mais, semble-t-il, en sens inverse. Le souci d'une poésie positive, la volonté de repassionner la vie, de l'éclairer de l'intérieur, passent ici au premier plan.

Une grande part est faite aux poèmes et à l'illustration. Au sommaire : Jacques Senelier, Godo Iommi, André Laude, Jean Thiercelin, Arden Quin.

(23, rue Froidevaux, Paris-14^e, 6 F.)

René FUGLER.

DISQUES DE POCHE

Nous avons inauguré une rubrique traitant des livres édités dans des collections bon marché. Voici maintenant que sort une collection de disques microsillons 33 tours au prix de 15,66 F. Il s'agit des disques « Mode ».

Parmi les quelques titres en vente, nous avons relevé celui de Josh White, « Chain Gang Songs », les chants des bagnards américains.

A la racine du blues, il y a le « negro spiritual », et ces chants de prisonniers sont parmi les plus émouvants, évoquant les hommes rivés à leurs chaînes, cassant des cailloux, tantôt mélancoliques, tantôt révoltés et parlant d'évasions.

LA TRAGÉDIE OPTIMISTE

Le cinéma soviétique perpétue depuis le socialisme une solide tradition de cinéma révolutionnaire. On sait la flamée de cinéastes, avec comme chef de file Eisenstein, qui nous donna de nombreux oeuvres devenues depuis des classiques du cinéma. L'épopée révolutionnaire du peuple russe était tout indiquée pour servir de thème au cinéma soviétique, et les récentes oeuvres parvenues d'U.R.S.S. semblaient renouer avec cette tradition. En effet, l'époque stalinienne, depuis l'instauration du culte de la personnalité par le dictateur vieillissant, avait passablement affadi le cinéma. Maintenant que le coup de balai semble donné, le cinéma reprend ses droits.

Trois oeuvres principales marquent la période moderne du film russe. Ce sont « Le 41^e », « Quand passent les cigognes », et « Le destin d'un homme ». Ces trois films nous montrent qu'une importante école de cinéastes s'est créée, qui, si elle ne peut encore nous faire oublier le « Potemkine » ou « Octobre », n'en est pas moins d'une très grande qualité. On enregistre aussi une importante réduction des scènes moralisatrices incorporées dans tous les films destinés à l'exportation. « Le Destin d'un homme » comportait des morceaux de bravoure saisissants, telle la traversée du camp de concentration vide, la nuit, par le prisonnier ivre, transportant les victuailles accordées par le chef nazi. « Quand passent les cigognes » nous montrait que le cinéma socialiste ne dédaignait pas les recherches techniques, et se sortait du dogmatisme et du conformisme dans lequel il stagnait.

La « Tragédie Optimiste » s'inscrit à la suite de ces trois réussites. L'écran géant du Kinopanorama permet de mieux juger les efforts vers la qualité de la réalisation. Contrairement aux Américains et au Cinéma, les cinéastes soviétiques ne cherchent pas à nous en mettre plein la vue. Les séquences de mouvements d'ensemble sont simples, les cadrages toujours soignés. Un parti-pris de

dépouillement a été constamment observé. Une technique du gros plan est inaugurée dans ce film, toujours efficace : les visages viennent s'inscrire autour du noyau central, constitué par un autre visage ou un objet, ce qui donne une impression de vigueur et de mouvement. Enfin tout le pompier et le grandiloquent qui caractérisent trop souvent ce genre de films sont bannis. Les acteurs ont acquis une sobriété, on pourrait même dire une pudeur, qui surprend.

Maintenant que nous avons dit tout le bien que nous pensons de ce film, il est temps de nous attacher à la représentation qui nous est donnée des Anarchistes russes. Le film, en cela, suit de bout en bout la pièce de Vichniévsky.

L'histoire de la « Tragédie Optimiste » est trop réjouissante pour que l'on se refuse le plaisir de la raconter.

A Kronstadt, en 1917. Sur un bateau, les marins anarchistes se sont installés. Un commissaire de l'Armée rouge chargé de mission se rend sur ce bateau. C'est une femme. La grivoiserie des marins ne la rebute pas. Cependant, lorsqu'un anarchiste énorme et couvert de tatouages voudra la violer, elle le tuera d'un coup de pistolet. Forte de cette démonstration, elle destituera le meneur anarchiste pour le remplacer par un ancien officier tsariste, plus ou moins rallié à la révolution. Tout le monde se met à étudier le garde-à-vous et le salut militaire.

Survient une pauvre vieille qui accuse un des marins de lui avoir volé son portefeuille. Les marins s'érigent en tribunal révolutionnaire libre. L'un d'eux est accusé. Au nom des libertés anarchistes, il refuse de se disculper. Le meneur le fait jeter à l'eau. La vieille l'y rejoint bientôt, car on s'aperçoit qu'elle n'avait pas été volée. Sur ce, l'équipage, entraîné par la commissaire, part à pied pour relater la Baltique à la mer Noire.

C'est ensuite un dessin animé sur les

chocolats glacés Pimlico, ainsi qu'une virulente prise de parole d'un des meneurs du cinéma, qui indique que force livres et disques d'U.R.S.S. sont en vente à l'entrée. Un hardi propagandiste passe alors dans les rangs avec la brochure « Tragédie Optimiste ». (Il faut dire que c'est l'entracte, qui se situe au milieu du film). Stoïques, les douze spectateurs qui, comme moi, ont payé mille balles, attendent que ça se passe.

Le rideau s'ouvre sur une attaque des blancs. Les Anars, meneurs en tête, s'enfuient à toutes jambes. La commissaire ramène l'ordre et fait mettre en déroute les blancs.

Le meneur commet encore un certain nombre d'exactions, et la commissaire en profite pour le faire fusiller. C'est à ce moment que se situe le plus savoureux. On annonce l'arrivée des renforts anarchistes. En effet, un bateau s'approche, à bord duquel règne une pagaille indescriptible. Le chef anarchiste se fait porter à terre à dos d'homme abrité par une ombrelle. Avec une voix de fausset, il s'écrie : « Vive l'anarchie » mais personne ne lui répond. Il apprend alors l'exécution du meneur. On l'incorpore d'office, lui et ses hommes, dans l'armée rouge. Pour ce faire, on commence par jeter au loin le drapeau noir, qui s'orne d'une tête de mort. Puis on enseigne le maniement d'armes et les marques extérieures de respect à cette troupe de pirates, hirsutes, vêtus d'oripeaux variés, repoussants de saleté et de peur. Les polichinelles rouspètent faiblement, mais devant les baïonnettes, ils regagnent les rangs. L'incroyable chef, sorte de Néron maigre et vaniteux, se laisse faire également. Un peu plus tard, le lieutenant anarchiste de l'ancien meneur, un sinistre syphilitique aphone, poignarde une sentinelle et va chercher les blancs, à qui il désigne la commissaire comme étant le chef. Elle est torturée et tuée. Les renforts arrivent, pour délivrer les prisonniers, mais trop tard pour sauver la commis-

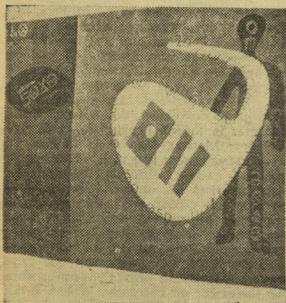
saire. L'anarchiste syphilitique aphone sera tué par un ancien condisciple, et mourra dans un affreux gorgoulement. Le public approuve. Un spectateur murmure que l'on comprend maintenant pourquoi Barcelone, bourré d'anarchistes armés jusqu'aux dents, s'est rendu sans tirer un coup de fusil...

Evidemment, nous en prenons un vieux coup, mais c'est de bonne guerre. On ne peut que donner raison à la commissaire, et sans doute aurions-nous fait comme elle si nous avions été là, sauf bien sûr pour le salut et le garde-à-vous. Il semble que l'auteur ait tout de même voulu rendre un certain hommage aux anarchistes sincères. Le meneur est assez ambigu. Il est présenté comme servant une cause politique, et non pas, comme c'est le cas des renforts, lâche et planqué. La séquence de sa mort est assez noble. Il s'en va seul avec son ancien compagne, et mourra proprement aux cris de « Vive la révolution ». Cependant, et un peu à cause de cela, les anarchistes du film apparaissent au public comme vraisemblables, et c'est là le danger. Le début nous rend les libertaires assez sympathiques, mais la suite nous montre bien comment l'application de théories qui au premier abord séduisent, entraînent à la trahison et à la lâcheté.

Ce qui est utile, dans ce noir tableau dressé sur l'enfer anarchiste, c'est la démonstration que trop d'intransigeance doctrinale conduisant au refus de toute action si elle n'est pas spécifiquement anarchiste, finit par entraîner une neutralité grave et une contagieuse paresse révolutionnaire. Quoi qu'il en soit, il serait bête d'en vouloir aux Russes de s'être moqués de nous.

Nous serons beaux joueurs et nous défendrons la « Tragédie optimiste », ne serait-ce que parce que le film est bien fait et que pas un instant nous ne nous sommes reconnus dans les « anars » qu'on nous a présentés.

Jean ROLLIN.



« Pour que vous aimiez quelque chose, il faut que vous l'ayez vu et entendu depuis longtemps, tas d'idiot ! » (Francis Picabia, 1920.)

LES OUVRIERS ET LE LETTRISME

Le mois dernier, nous avons publié une étude sur le mouvement lettriste. Une importante correspondance nous est parvenue à ce sujet. De nombreux camarades nous ont félicités, et même souhaité une suite à cette étude. D'autres lecteurs se plaignent, arguant que le « Libertaire » est un journal destiné avant tout à la classe ouvrière. Les travailleurs, après une longue journée de labeur, préfèrent entendre parler des problèmes qui leurs sont propres plutôt que de ceux des intellectuels qui ne les concernent pas.

Ce qui intéresse directement l'ouvrier, c'est naturellement l'augmentation des salaires, des congés, la stabilisation de son niveau de vie. Accessoirement il parle politique, soutenant telle ou telle confession politique, dans le but de défendre son biffeck.

Tout cela est naturel. Il existe un organicisme, le seul apparemment capable de défendre ce travailleur, c'est le syndicat.

Dans notre cas, que pouvons-nous, que prétendons-nous apporter à l'ouvrier qui nous lit ? Nous ne sommes pas un syndicat, encore moins une organisation parlementaire, bien que le support de notre journal soit le syndicalisme et la politique. Ce que nous pensons apporter à l'ouvrier, c'est la Révolution Anarchiste.

Cette Révolution Anarchiste, ce qu'elle a de particulier, c'est justement de ne pas se borner à la défense du biffeck, mais de considérer l'homme tel qu'en lui-même, et non pas en tant que classe. Notre lutte de classe, c'est aussi la lutte de chaque homme vers l'accomplissement de ce qui lui est propre, vers l'épanouissement de sa pensée. Peu importe qu'il soit ouvrier ou écrivain, pour nous c'est le même homme, et si cet homme doit manger, il doit aussi réfléchir.

A ceux qui me reprochent d'avoir publié

une étude « intellectuelle » dans un journal pour travailleurs, je réponds qu'ils insultent les ouvriers. Comment, il faudrait faire une différence entre ceux qui travaillent en usine et ceux qui travaillent dans une branche artistique ? Il faudrait différencier les besoins des uns de ceux des autres ? Je voudrais alors que l'on me dise pourquoi un fils de bourgeois aurait droit aux plaisirs de la poésie et de la littérature, et pas un fils d'ouvrier ?

Notre but n'est pas seulement d'aider l'ouvrier à conquérir de meilleurs salaires ou une vie plus facile, cela les politiciens s'en chargent. Ce que nous pensons nécessaire, c'est de faire que n'importe quel être humain puisse accéder à n'importe quelle profession, que tous les hommes puissent bénéficier des avantages nouveaux que procurent la culture et le modernisme.

Il y a le droit au pain, qui est primordial, il y a aussi le droit à la connaissance, qui est tout aussi primordiale.

La connaissance des hommes, la connaissance qu'ils sont spoliés de quelque chose, est le seul facteur révolutionnaire que nous puissions faire valoir auprès de la masse apolitique.

Sans doute, dira-t-on, la théorie est bonne. Mais qui, parmi les ouvriers, lira l'étude sur le Lettrisme ? Peut-être personne. Néanmoins chacun saura qu'il existe un monde différent de celui de l'usine. Les ouvriers verront qu'on leur refuse ce monde, et que contre cela aussi ils doivent se révolter.

Pour se rendre compte de la force révolutionnaire qu'engendre la culture (j'entends la culture personnelle et pas celle canalisée et passée au tamis de l'enseignement national et qui ne s'appelle pas culture mais instruction). Il faut voir avec quelle virulence les régimes dictatoriaux luttent contre la création artistique. On connaît la phrase « quand j'entends le mot culture

je tire mon revolver ». On sait la triste position, rétrograde et à œillères, de Khrouchtchev sur les arts, et en particulier sur la musique dodécaphonique.

Si un seul ouvrier a lu en entier la page sur le Lettrisme, c'est déjà capital, car celui-là aura envie d'en connaître plus long, il prendra position, pour ou contre, mais il saura que dans l'expression artistique tout est permis, et qu'enfin, dans ce domaine, l'homme est totalement libre de s'exprimer. L'idée fera son chemin toute seule.

De même qu'il n'est pas nécessaire d'être ouvrier pour être anarchiste, il n'est pas nécessaire d'être intellectuel pour aimer la littérature.

A ce propos, il serait intéressant de savoir comment les lecteurs de notre journal ont accueilli notre étude. Nous sommes prêts à organiser un débat sur la question.

Il existe une littérature ouvrière et une littérature romanesque lues par les travailleurs. En passant devant la vitrine du syndicat FO, avenue du Maine, on peut constater, dans la devanture, la présence de nombreux romans cotoyant les études politiques. De même le journal de la CGT, « La Vie Ouvrière », n'hésite pas à passer en couverture des reproductions de peintures modernes.

Le problème n'est pas de savoir si le Lettrisme ouvre une porte sur une série de domaines inexplorés avant lui, ou si au contraire il s'enlise et s'écrase contre un mur. Ce qui importe, c'est qu'un groupe d'individus a cru bon de PROPOSER des solutions nouvelles en matière d'art. Si ces solutions vous paraissent mauvaises, à vous d'en trouver d'autres.

Le confort moral représente un danger d'enlèvement dont on mesure mal la portée. Celui qui se contentera des domaines classiques, qui emmènera le dimanche sa famille au Louvre, se contentera des insipides

musiquettes de Vivaldi ou de Mozart s'il aime la musique, celui-là est mort avant d'avoir vécu. De même, l'amateur de lecture, le soir dans son lit, s'il cherche encore en Verlaine ou Molière des valeurs représentatives de nos réalités actuelles, se ferme un univers illimité pour ne conserver qu'un monde dépassé et en vase clos.

Si la littérature ouvrière est actuellement une littérature de classe, elle n'en existe pas moins. Il est temps que tout le monde se mette à chercher, que tout le monde suive la recherche artistique et trouve en elle son plaisir et des normes nouvelles. Une offensive de grande envergure est déclenchée par la réaction pour endormir ce qu'on appelle le « grand public » : les transistors à la portée de tous, déversant en n'importe quel lieu leurs stupidités enregistrées, les abêtissants programmes de la télévision ou de la radio, qui ne distillent que ce qui est admis depuis des années, éloignent systématiquement les tentatives de jeunes auteurs. Le cinéma enfin, où le culte de la vedette, devenu insuffisant, est remplacé par le culte de l'auteur. On va voir un film parce que les dialogues sont signés Audiard ou la mise en scène Henri Decoin.

Certains cherchent à accaparer la classe ouvrière, parce qu'elle représente le nombre. Nous cherchons, nous, à incorporer la classe ouvrière dans le monde actuel, parce que c'est elle qui est la plus réprimée. Nous ne faisons pas de l'ouvrierisme facile, nous étudions l'intellectuel » en sont la preuve.

Les ouvriers comme les autres ont droit à l'art, y compris le Lettrisme.

Jean ROLLIN.

N.D.L.R. — Nous n'avons pas coutume de censurer. Mais nous estimons indispensable de faire savoir que, pour cet article au moins nous ne sommes absolument pas d'accord. Quel anarchiste démolirait l'Acropole ?

LE LIVRE DU MOIS par Maurice Joyeux



LEO FERRE

de Charles Estienne
(Pierre Seghers, éditeur)

Je viens de relire la préface que Ferré a consacré aux « Poèmes saturniens » de Verlaine qui ont paru récemment dans le Livre de poche et je ne crois pas qu'il soit une meilleure préparation, pour pénétrer dans l'univers propre à Léo Ferré que la lecture de ces quelques pages consacrées à une œuvre qui a marqué un tournant décisif dans l'écriture poétique. Et lorsqu'il s'écrit : « Il (Verlaine) a pris les vers français à la sortie des « Fleurs du Mal » et l'a planté dans le siècle » Ferré ne fait pas seulement une constatation mais il trace la route à ceux pour qui le renouvellement dans la forme ou dans la matière traitée est inséparable de la création. Et dans le « Léo Ferré » que vient de publier Pierre Seghers, Charles Estienne, qui a été chargé de présenter le poète, nous indique justement ce que Ferré apporte à une poésie que la musique projette parmi les profanes. Mais il est vrai que, pour juger de la place de Ferré dans le monde de la chanson, aucun commentaire ne peut remplacer la lecture d'une œuvre dont la richesse et la densité échappent à tous les raccourcis.

Et lui Ferré, à la suite des funambules qui ont trouvé le verbe à travers les siècles, a ramassé les vers que les intellectuellement pauvres avaient laissé traîner sur les divans des salons littéraires et il l'a planté dans les tripes gâtées de la société :

D'la bell' société
Qui s'met à s'mêler
De mettre au rancart
La grain' d'ananas.

et alors sa voix peut prendre une sonorité et une ampleur qui le placent au côté des plus grands. Ecoutez-le !

Si j'avais la voix du bon Dieu
Je guêlerais dans le silence
De l'éternelle voûte immense
Que l'on prétend être les cieux.

ou encore

Le poil sérieux, l'âge de raison
Le cœur mangé par la cervelle
Du talent pour les additions
L'œil agrippé sur la pucelle.

Le recueil paru dans la collection « Poètes d'aujourd'hui » nous donne une idée exacte de la manière de Léo Ferré. On le consultera long-temps après qu'auront disparu du souvenir les « petits maîtres » qui s'ingénient encore à mettre la poésie en prison.

LE BOIS CASTIAU...
de Luc Bérumont
(Laffont, éditeur)

Luc Bérumont est un poète et dans ce retour vers sa jeunesse, sa sensibilité habille le récit d'une grâce, que les « gros durs » qui nourrissent leur esprit dans la série noire, trouveront peut-être dénuée. Pourtant l'ouvrage se lit d'un trait tant il est vrai que l'auteur a su allier la simplicité de l'expression à l'élégance de la phrase. Je ne suis généralement guère sensible à ces récits de jeunesse et je pense que cet âge a de nombreux points communs qu'Anatole France et quelques autres ont cernés d'assez près pour rendre superflues ces peintures sempiternelles dont nos « grands hommes » nous abreuvent sans aucune pudeur, persuadés que exceptionnellement chez eux l'enfance contenait en germe ce génie que modestement ils se reconnaissent dans leur âge mûr. Luc Bérumont échappe à ce défaut commun en ce sens qu'autour d'une figure de femme haute en couleurs, il s'est surtout attaché à reconstituer un monde disparu qui ne manque pas d'attraits. Mais lorsque l'auteur s'échappera de la plus tendre enfance pour nous faire le récit de son entrée au collège, de ses premiers chagrins, de ses premiers émois, on sent alors que pour lui la grande aventure collective de la présence devient une aventure personnelle et le récit y gagne en densité.

Nous attendrons avec intérêt une suite à ce récit qui de toute façon doit déboucher sur certains ennuis que les hommes de notre génération ont partagés avec l'auteur.

L'AFFAIRE SACCO-VANZETTI A L'ÉCRAN

L'idée était dans l'air depuis quelques années ; il semble maintenant à peu près certain que le projet verra le jour : un film doit être tourné sur l'affaire Sacco-Vanzetti et qui sera produit par Dino De Laurentis.

C'est l'Américain Richard Fleisher qui doit le réaliser. Richard Fleisher, fils de Max Fleisher, créateur à l'écran de « Popeye » et « Betty Boop », a quelques bons films à son actif ; une adaptation satisfaisante malgré quelques défauts de « 20 000 lieux sous les mers » et surtout l'excellent film contre la guerre : « Le Temps de la colère », qui montrait l'évolution d'un jeune propriétaire terrien étonné d'un avènement commandé par un capitaine dément et homosexuel. Burt Lancaster a été sollicité pour interpréter un des deux rôles principaux.

Tout laisse à penser que le film saura respecter la vérité des événements puisque Vincenzina Vanzetti, sœur de Barriolmo, qui a consacré sa vie à essayer d'obtenir la réhabilitation de la mémoire de son frère, doit fournir des documents et participer à l'élaboration du scénario.

L'affaire qui avait déjà servi de sujet à plusieurs pièces de théâtre aux U.S.A. où Sidney Lumet signa une adaptation télévisée, n'avait à ma connaissance, jamais été portée à l'écran.

Nous attendons avec impatience la réalisation et la sortie de ce film.

Aurélien DAUGUET.

La troupe Planchon prépare pour décembre une pièce d'Armond Goffi sur le même sujet : « Chant public devant deux chaises électriques ».

NOTE DE LECTURE

LES GRANDES FLEURS DU DESERT

Face à tous les visages de l'Eglise grimaçants de haine et de crime, celui de François d'Assise est une flamme de pureté et d'amour.

Comment une telle figure n'aurait-elle pas tenté la plume de celui dont toute l'œuvre est l'apologie de la non violence et de l'harmonie humaine.

C'est ainsi qu'il traduit du latin un imaginaire manuscrit échappé au bucher et dû à un disciple de Saint Fran-

Collections populaires

(Livres de poche, Idées, Marabout, etc.)
BARABAS, de Pär Lagerkvist (L.P.). Ce récit est remarquable. L'auteur, Prix Nobel de littérature, a restitué la mise en croix du Messie. Mais, autour de la fable et à travers la personnalité de Barabab, son ouvrage tente une explication du fait divers en opposant la crédulité du petit peuple et le doute d'une pensée forte qui refuse le Mythe.

LES AMITIÉS PARTICULIÈRES, par Roger Peyrefitte (J'ai lu). Le premier roman d'un écrivain merveilleusement doué. Deux jeunes garçons, un prêtre, un dramé ! Peyrefitte n'a jamais rien écrit qui ait fait oublier ce premier roman.

COLAS BREUGNOT, de Romain Rolland (L.P.). Ce roman est trop connu pour épiloguer longuement dessus. Contentons-nous de dire que c'est la plus délicate évocation de la vie tréculente d'un paysan français du XVIII^e siècle.

LES AMES FORTES, de Jean Giono (L.P.). Personne mieux que Giono n'a reconstitué la vie intense qui se déroule derrière les rideaux d'une fenêtre, personne mieux que lui n'a su évoquer l'âme villageoise. Ce roman est à placer au côté des meilleures œuvres de Zola.

L'ODYSSEE, d'Homère (L.P.). Les anciens avaient de bien belles histoires à nous raconter et ils les racontaient bien. Le retour d'Ulysse rentrait de la guerre de Troie. Un événement à ne manquer en aucun cas.

LA DANSE DU SERGENT MUSGRAVE

Un décor de cauchemar sur lequel tranche la tunique rouge des soldats de Sa Majesté la Reine d'Angleterre, une ville minière en grève, bloquée par les neiges, et nous avançons dans la pièce comme dans un brouillard.

Des paroles énigmatiques trouveront, scène à scène, leur explication.

Les personnages aussi se révéleront lentement au spectateur, mais l'auteur n'a-t-il pas voulu qu'ils se révèlent lentement à eux-mêmes.

Donc, dans cette ville où la guerre est déclarée, toutes les puissances de l'ordre coalisées : maire, policier, clergymen, face à une population farouche, un sergent et trois hommes débarquent.

Que viennent-ils y faire ? Assurer l'ordre ? Réprimer la grève ?

Non, le maire à un autre plan : faire recruter des hommes pour l'armée et notamment les meneurs. Il reste prêt à payer leur enrôlement d'une forte somme, lui qui refuse, en tant que propriétaire de la mine, de céder à leurs exigences.

Cependant, et c'est là tout le caractère fantastique de la pièce, le sergent Musgrave et ses hommes sont des déserteurs.

Lui, un illuminé démentiel, qui veut faire régner le bien par le mal, un mystique qui se croit l'envoyé de Dieu, pour une mission qualifiée par lui de logique.

Les autres, des malheureux gorgés de massacre, écœurés de guerre et qui subissent, même dans la désertion, son ascendant et sa discipline :

Le premier des hommes, un bagarreur qui veut communiquer sa folie de meurtre à tout le royaume, le deuxième, un gamin parti venger un ami tombé dans la lutte et le dernier enfin, à la suite d'une trahison

d'amour, ayant pris l'uniforme comme on prend une culotte, s'éleva, dans l'horreur des massacres et des tortures, au refus de la violence et du crime de toutes les guerres.

Autour d'eux le cabaret vide en raison du chômage, la fille à soldats, les ouvriers grondants comme des loups affamés et le brailard, faux jeton, applaudissant à tout selon les circonstances.

Ainsi le quatuor grinçant des soldats ira vers la mission du sergent Musgrave, vers le miracle (différent pour chacun d'eux) et qui ne s'accomplira pas.

Tel est le thème de cette pièce qui a fait hurler toute la presse de droite, indignée des attaques portées à l'armée, au clergé et à la propriété, indignée des allusions qu'elle contient, et qui s'est donné le ridicule de crier, au scandale parce que le portrait est trop ressemblant.

Pourquoi ne peut-on décrire un salaud sans qu'un homme se reconnaisse ?

Pourquoi une pièce écrite sur l'histoire des crimes de l'autre siècle fait-elle sursauter les puissants de ce siècle-ci ?

Je ne prétends pas l'œuvre de John Arden sans défaut ; on peut lui re-

procher un caractère chaotique, des disproportions, des contradictions même ; mais, avec tout cela, elle constitue un morceau puissant traversé de scènes fulgurantes, sordides ou douloureuses, mais d'où l'humanité jaillit sublime ou pitoyable.

Quelle étincelle de vie lui manquait-il pour atteindre au chef-d'œuvre, et en raison de quoi ?

Est-ce dû à une traduction toujours asséchante et dont la transposition ne trouve pas (ou bien rarement) l'équivalent du génie propre à chaque langue ?

Dois-je en accuser les chants qui viennent rompre l'action, le rythme et l'unité de l'œuvre ?

Ces réserves faites, il n'en reste pas moins que « La danse du sergent Musgrave » compte parmi les pièces à voir et à revoir (ce que j'ai déjà fait avant d'écrire cette critique), qu'elle surprend, parce qu'elle constitue, peut-être une date dans l'histoire du théâtre. J'engage tous nos lecteurs à en juger eux-mêmes.

La pièce est défendue par une troupe solide parmi lesquels certains interprètes sont mieux que de bons acteurs, de grands acteurs.

Maurice LAISANT.

Radio

La nouvelle répartition des chaînes R.T.F. est en place depuis le 20 octobre. Après des découpages aussi savants que ceux d'une carte de France électorale, les émetteurs régionaux ont reçu leur affectation. Il y a peu de changements pour FRANCE III (ex-National) qui devient R.T.F.-Promotion, ainsi que pour FRANCE IV qui s'intitule maintenant R.T.F.-Haute Fidélité.

La grande innovation réside dans la fusion de FRANCE I (ex-Paris-Inter) et FRANCE II (ex-Régional) sous le nom de R.T.F.-INTER qui diffuse un programme unique de 0 h à 20 h 30 ; à ce moment, il est possible de choisir entre INTER VARÉTES (qui semble continuer FRANCE II) et INTER JEUNESSE qui, bien que destiné aux jeunes de 13 à 25 ans et animé par eux, ne sera, paraît-il, ni pour les yé-yé ni pour les « caupains ».

En définitive, tous ces titres ronflants et provisoires (un concours est ouvert entre les auditeurs pour trouver de nouvelles appellations) ne font que camoufler la suppression de 15 heures quotidiennes de programmes.

Ceci entraînera le départ de nombreux producteurs de qui la R.T.F. exigea en 1956 (sans l'obtenir d'ailleurs) l'exclusivité. On en profitera, n'en doutons pas, pour « sabrer » les mauvaises têtes, c'est-à-dire pour nous les meilleurs, sans préjudice bien sûr des compressions de personnel technique qui a trop tendance à s'agiter, c'est le cas en ce mois d'octobre. Au cours des mois à venir, nous essaierons de signaler ici les émissions de qualité. D'ores et déjà, après son nouveau départ, disons que « DIMANCHE DANS UN FAUTEUIL », R.T.F. INTER, dimanche, 14 h 15, de Jean CHOUQUET, est toujours une excellente production.

J.-F. STAS.

L'INTÉGRATION ET LE PROLÉTARIAT

Par Gérard SCHAAFS

«... et c'est toujours la lutte, parfois souvent heureuse, de ceux qui ont l'air de rien contre ceux qui veulent avoir l'air de tout ».

(Jacques Prévert).

En juin dernier, au Congrès de la Fédération Anarchiste, il avait été décidé qu'une campagne contre l'intégration serait engagée. Il m'a paru opportun et important d'essayer de préciser quelque peu la notion d'intégration, d'en analyser certains aspects et d'envisager les formes de luttes à adopter et à développer pour la combattre.

*

Depuis toujours, l'Histoire de l'humanité n'est, en fait, que l'illustration de la lutte entre deux sentiments antagonistes : l'acceptation et le refus. Un grand nombre de philosophes, religieux ou athées, sont basées sur un rapport de forces entre ces deux principes. Or, l'acceptation qu'est-ce, sinon une des formes de l'intégration ? Je dirai même plus : l'acceptation, c'est l'intégration car dès que l'on se soumet à un ordre économique, social ou politique donné, quelles que soient les volontés de combattre cet ordre, il n'en peut résulter qu'un aménagement, une transformation superficielle, jamais sa disparition. Le refus, c'est la révolte même si, pour vivre, on tout au moins pour survivre, l'homme, à des degrés divers, accepte de se soumettre partiellement à un système donné. Il peut lutter contre cet état de fait, mais il n'en peut rester totalement en dehors sans risquer d'être éliminé physiquement, de quelque façon que ce soit. Cette élimination du reste ne change rien à l'ordre établi car si le « non-intégré » risque de paralyser le système, sa disparition n'amène aucun changement : nous sommes tous intégrés, mais facilement remplaçables. Pour le militant révolutionnaire, il n'y a pas d'autre solution que d'accepter de vivre dans une société donnée, tout en œuvrant à sa complète disparition. La lutte sera dure et longue, mais ce n'est pas une lutte sans espoir. En effet, si individuellement l'homme est intégré, il peut collectivement combattre cette intégration. Avant d'envisager les

formes que peut prendre ce combat, je vais essayer de dégager les causes essentielles de l'intégration.

*

Très tôt, l'homme a éprouvé le besoin de vivre avec d'autres hommes. Les familles devinrent des clans, puis des tribus. Ces tribus se réunirent, de gré ou de force, en peuples qui engendrèrent les nations. Et toute cette évolution ne fut possible que parce qu'une majorité accepta la domination d'une minorité. A la fin du XIX^e siècle, l'espoir d'une libération du prolétariat naquit. Hélas ! un demi-siècle de guerres incessantes a provoqué et encouragé une crise de nationalisme paroxystique et le prolétariat aveuglé s'est laissé entraîner dans les stupides « Unions sacrées ». Il est sorti de ces épreuves brisé, démantelé, à bout de forces. L'échec du marxisme (qui mène à une intégration totale de l'homme à l'Etat), joint à une certaine évolution du capitalisme, l'ont conduit à abandonner la lutte de classes et à se soumettre à la volonté de « ceux qui savent ». Cette démission du prolétariat, ce reniement de la nécessité de la lutte de classes sont les causes essentielles de la poussée intégrationniste que nous subissons aujourd'hui.

En France, la radio, la télévision, une partie grandissante de la presse sont aux mains ou aux ordres du pouvoir gaulliste. Les partis politiques se décomposent, ultimes refuges de vieux débris d'un autre âge, et si le pouvoir tolère encore des opposants, encore faut-il que ce soit des « opposants constructifs » ! Une seule force collective a tenté de résister, jusqu'à maintenant, et avec plus ou moins de bonheur, aux technocrates gaullistes : le syndicalisme. Ce qu'il ne peut avoir par la force, le gouvernement espère l'obtenir par la ruse et certains syndicalistes voient d'un assez bon œil l'établissement de nouveaux rapports entre l'Etat et le syndicalisme. On parle de plus en plus de l'association « Capital-Travail » et aussi de jeter

les bases d'un nouveau « contrat social », en y substituant le principe d'association à celui d'antagonisme. N'est-ce pas Benoit Frachon, secrétaire général de la C.G.T. qui a déclaré : « Nous sommes convenus, les uns et les autres, que l'établissement de rapports normaux entre les représentants de la classe ouvrière et le gouvernement était un objectif naturel. De tels contacts se renouvelleront. Nous vivons, d'ailleurs, dans un monde plein de contradictions et de divergences, et le seul moyen de cohabiter, c'est d'avoir des rapports ».

Dans ces conditions, on peut tout redouter de l'évolution du syndicalisme. Les ouvriers se sont forgé une arme qui risque de se retourner contre eux. Même si les premières armes destinées à abattre ce qui reste du syndicalisme « classique » n'ont pas eu une bien grande portée (la réquisition, après l'attitude courageuse des mineurs, est tout juste bonne à être remise au musée des conneries, et quant à la loi « anti-grève », il ne tient qu'aux travailleurs de lui faire subir le même sort) tout danger est loin d'être écarté. Et la composition des trois grandes centrales syndicales françaises n'y est certes pas pour rien. Entre la C.G.T. pratiquement intégrée au Parti Communiste, la C.F.T.C. aux ordres de l'Eglise et F.O. ou de multiples tendances s'affrontent et où, selon le mot de l'un de ses dirigeants « il y a des opposants, mais pas d'opposition », il faut bien avouer que la situation est loin de justifier un optimisme béat. Il est donc essentiel de créer ou de développer d'autres formes de lutte contre le chancre de l'intégration.

*

Ce qu'il faut avant tout, c'est tenter de mettre sur pied un réseau d'information car ce sera l'élément essentiel du combat : on ne peut lutter efficacement que contre ce que l'on connaît bien. Le temps des vibrants appels, des brillantes proclamations est révolu. Il est parfaitement inutile, il est même nuisible de se griser de

déclarations exaltantes. L'important est de tout mettre en œuvre pour pratiquer d'une manière systématique un authentique « débouillage de crânes ». C'est un travail en profondeur, une œuvre de longue haleine, mais cette lutte sans gloire apparente, cette lutte dans la grisaille, ce combat austère est à l'image de notre époque. Il nous appartient de développer l'instinct de révolte, de préciser notre position partout où cela nous sera possible. Il nous faudra du temps pour qu'il y ait suffisamment de traînés de poudre de telle manière qu'en foutant le feu à un endroit, on puisse faire sauter toute la baraque. Ce qu'il faut aussi, c'est faire renaitre l'esprit internationaliste, multiplier les contacts avec les militants étrangers, s'informer de leurs problèmes et de leurs luttes. C'est une tâche difficile, mais c'est une tâche essentielle si nous ne voulons pas que le mouvement ouvrier révolutionnaire périsse, étouffé, intégré, dans le cercle étroit du nationalisme absurde.

*

Cette courte étude ne traite évidemment que de certains aspects de l'intégration, mais ce sont, à mon sens, des aspects essentiels. La parole est maintenant aux militants, aux Groupes, aux Unions. Car c'est à eux, c'est à nous, qu'il appartient de lancer cette campagne contre l'intégration. Tout repose sur notre vigilance et je crois que nous pouvons faire nôtres les paroles de l'écrivain américain John Dos Passos : « L'autorité, c'est pas réel ; c'est de l'illusion. C'est le travailleur qui invente tout ça parce qu'il y croit. Le jour que nous cesserons de croire à l'argent et à la propriété, ça sera comme un rêve, quand on se réveillera. On n'aura pas besoin de bombes ni de barricades... La religion, la politique, la démocratie, tout ça c'est pour nous tenir endormis. Chacun doit aller dire aux autres : « Réveillez-vous ».

EXTRAITS DU "SUPPLÉMENT AU VOYAGE DE BOUGAINVILLE" DE DIDEROT

Classiques de l'anarchisme

Le colonialisme

Puis s'adressant à Bougainville il ajouta : « Et toi chef des brigands qui l'obéissent, écarte promptement ton vaisseau de notre voie : nous sommes innocents, nous sommes heureux ; et tu ne peux que nuire à notre bonheur. Nous subissons le pur instinct de la nature ; et tu as tenté d'effacer de nos et tu nous a prêché. Ici tout est à tous et tu nous a prêché je ne sais quelle distinction du tien et du mien... Ce pays est à toi ! et pourquoi ? parce que tu y a mis le pied ? Si un Tahitien débarquait un jour sur vos côtes et qu'il gradât sur une de vos pierres ou sur l'écorce d'un de vos arbres : Ce pays est aux habitants de Tahiti, qu'en penserais-tu ? Tu es le plus fort et qu'est-ce que cela fait ?... Tu crois donc que le Tahitien ne sait pas défendre sa liberté et mourir ? Celui dont tu veux t'emparer comme de la brute, le Tahitien est ton frère. Vous êtes deux enfants de la nature ; quel droit as-tu sur lui qu'il n'ait pas sur toi ? »

La religion

« Ces préceptes singuliers, je les trouve opposés à la nature, contraires à la raison ; j'ai pour multiplier les

crimes, ...contraires à la nature, parce qu'ils supposent qu'on ne peut être sensible, pensant et libre, peut être la propriété d'un être semblable à lui. Sur quoi ce droit serait-il fondé ? »

« Vous concluez sans doute qu'en fondant la morale sur des rapports éternels, qui subsistent entre les hommes, la loi religieuse devient peut-être superflue et que la loi civile ne doit être que l'annonce de la loi de la nature ! »

Le mariage

« C'est par la tyrannie de l'homme qui a converti la possession de la femme en une propriété.

Par les mœurs et les usages qui ont surchargé de conditions l'union conjugale.

Par les lois civiles qui ont assujéti le mariage à une infinité de formalités.

Par la nature de notre société ou la diversité des fortunes et des rangs qui a institué des convenances et des disconvenances.

Par une contradiction bizarre et commune à toutes les sociétés subsistantes, où la naissance d'un enfant, toujours regardée comme un accroissement de richesse pour la nation, est le plus souvent et plus sûrement

encore un accroissement d'indigence dans la famille.

Par les vues politiques des souverains qui ont tout rapporté à leur intérêt et à leur sécurité.

Par les institutions religieuses, qui ont attaché les noms des vices et des vertus à des actions qui n'étaient susceptibles d'aucune moralité. »

L'organisation sociale

« Tes législateurs sévissent ou ne sévissent pas ; s'ils sévissent, ce sont des bêtes féroces qui battent la nature ; s'ils ne sévissent pas, ce sont des imbéciles qui ont exposé au mépris leur autorité par une déjense inutile. »

« B. — J'en appelle à toutes les institutions politiques, civiles et religieuses, examinez-les profondément ; ou je me trompe fort, ou vous y verrez l'espèce humaine pléiée de siècle en siècle au joug qu'une poignée de fripons se promettaient de lui imposer. Méfiez-vous de celui qui veut mettre de l'ordre. Ordonner, c'est toujours se rendre maître des autres en les gênant... »

A. — Et cette anarchie... vous plaît ?
B. — J'en appelle à l'expérience ; je gage que leur humanité est moins vicieuse que notre urbanité. »